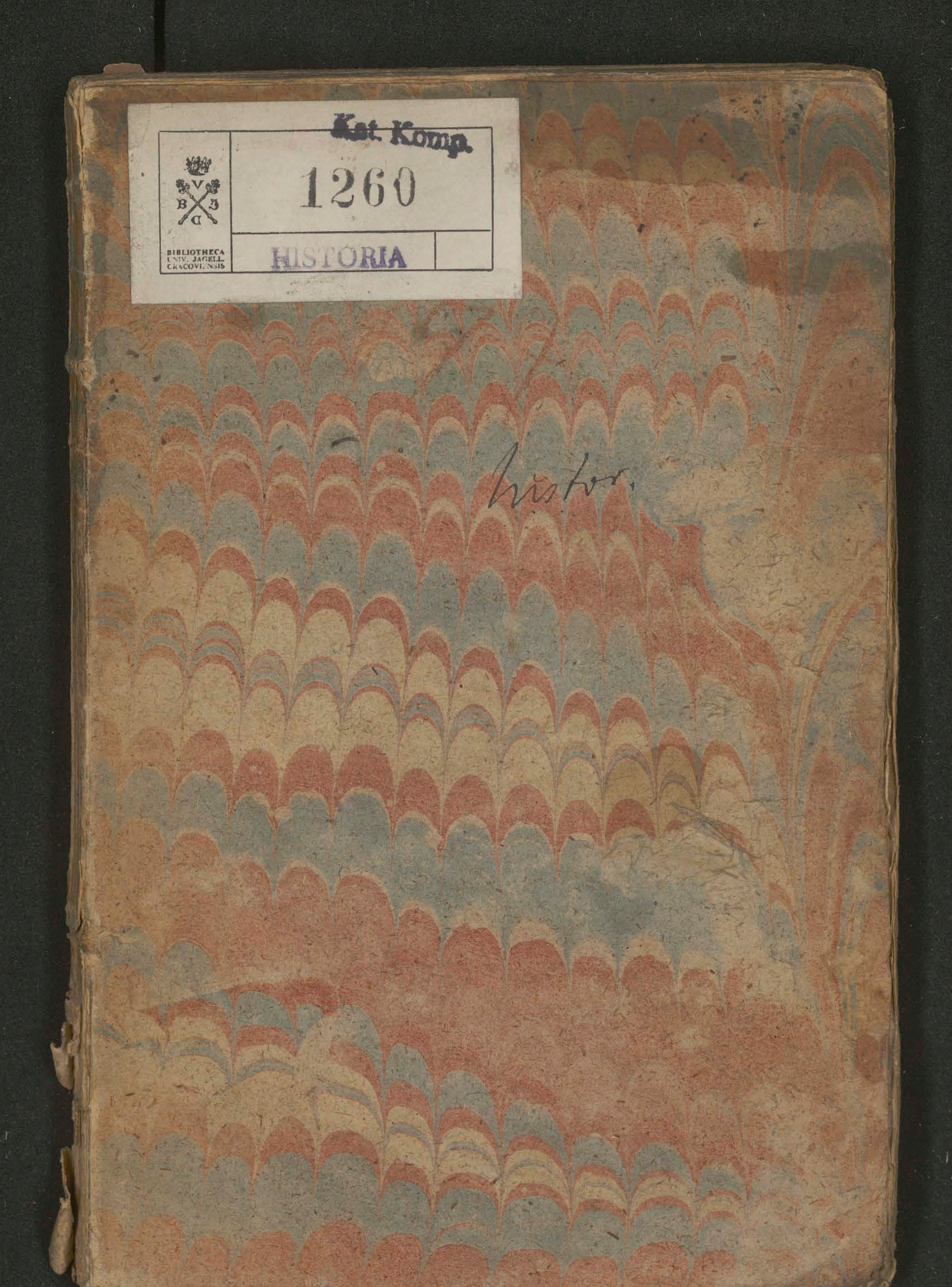

Kat. Komp.
1260
BIBLIOTHECA UNIV. JAGELL. CRACOVIENSIS
HISTORIA
histor.


V
B
J
C
1260
HISTORIA

CONFESSIONS

DU COMTE DE C...

AVEC

L'HISTOIRE DE SES VOYAGES

EN RUSSIE, TURQUIE, ITALIE,

ET DANS LES PYRAMIDES D'EGYPTE.

Avec la représentation du Marbre incrusté d'Hiéroglyphes, trouvé dans la plus grande des Pyramides.



AU CAIRE.

M. DCC. LXXXVII.

Réprésentation du Marbre incrusté d'Hiéroglyphes, trouvé dans la plus grande des Pyramides.





Explication des Figures hiéroglyphiques ci-contre.

Montez cet escalier. Entrez avec prudence & armés. Prenez la descente. Entrez & descendez dans le puits hardiment. Prenez le chemin au milieu duquel est une porte. Des trois issues, choisissez celle où il fait chaud. Creusez la terre ici. Prenez la clef, & entrez par la porte qu'elle ouvre. Plan de défilé à suivre. Porte. Puits à descendre. Autre plan de défilé. Pièce à cinq issues. Prendre celle ouverte. Prudence. Armes prêtes. Béquilles. Chemin glissant. Se préserver des vapeurs en se bouchant le nez. Plan de défilé. Porte à choisir. Autre plan de défilé. Choisir le chemin aux arbustes. Vaste pièce. Sentier à suivre pour en trouver l'issue. Défilé. Puits à descendre. Porte à ouvrir. Prudence. Chemin indiqué. Armes prêtes. Porte à choisir.

Défilé. Préférer le chemin aux arbuſtes. Autre défilé à deux portes. Prendre celle qui conduit à une pièce ronde. Couvrez-vous la tête. Paſſez rapidement. Vaſte pièce. Choïſir la porte à la flèche. Place de chemin. Au bout. Pierre qui cache des degrés. Dernier défilé qui mène au but.



CONFESSIONS

CONFESSIONS
DU COMTE DE C....

CHAPITRE PREMIER.

JUSTIFICATION du Comte de C.... ; son origine ; caractére des auteurs de ses jours ; idée des amours de son père ; aventures qui précédent la naissance du Comte de C.... ; son éducation ; il perd sa mère ; ses inquiétudes ; sa surprise ; discours que lui tient son père qui se remarie ; infortune du jeune Comte de C.... ; son évasion de la maison paternelle.

IL en est tems enfin, je déchire le voile qui me couvre & sous lequel la malice & l'envie me portent les coups les plus sanglans.

Je suis homme, citoyen du monde, l'univers est ma patrie. Ma famille commence par moi. Toute la noblesse & la dignité des ancêtres, que le hasard m'aurait donné, est dans

mon cœur. Quel eſt donc ce déſir impatient de ſavoir de qui je reçus l'être ?

Je l'ai dit dans ma défenſe : je le repète encore, ma conſcience ne me reproche rien. J'ai erré dans les connaiſſances que j'ai données du moi perſonnel. Mais ſi j'ai abuſé dans certains points un public avide de me connaître, c'eſt, ou parce que moi-même j'ai été abuſé, ou que le ſentiment qui m'anime, ce ſentiment profond de nobleſſe de mon être, me faiſait croire que ſi je ne deſcendais point d'une tige illuſtre, j'étais fait pour en deſcendre.

O vous qui juſques ici, avez regardé le Comte de C.... comme un impoſteur hardi, daignez vous mettre un inſtant à la place d'un homme tourmenté du beſoin de la gloire, d'un homme en qui les paſſions, grandes & vives à l'excès, ordonnent la conduite, & qui s'eſt bercé longtems de l'eſpoir chimérique de compter parmi ſes ayeux des hommes recommandables et honorés dans leur patrie.

Je n'ai qu'un inſtant pour parler de moi : je me hâte de le faire ; & je réclame d'avance l'indulgence pour la manière avec laquelle je vais préſenter rapidement au public l'eſquiſſe de mes aventures ; la vérité n'a pas beſoin d'ornemens étrangers.

Je naquis à *Bibilo*, petite ville de la Sicile, située près de la vallée d'Ottombac. Mon père, le Marquis de *Kassi*, descendant des fameux Comtes de *Leski*, connus dans la Calabre par leurs connaissances profondes dans les sciences occultes, était à peine arrivé à l'âge où les passions commencent à se développer, que, doué d'une imagination active & d'un cœur extrêmement sensible, il conçut un amour violent pour Dona Méra, nièce de la gouvernante de ses sœurs. Il n'est pas hors de place de peindre ici le caractère des auteurs de mes jours. Je crois fermement que les inclinations sont héréditaires autant que la physionomie; sans doute il y a des exceptions à cette règle générale, dans l'un & dans l'autre cas; mais on ne peut disconvenir que ces ressemblances existent assez ordinairement.

Le Marquis de Kassi avoit à peine dix-huit ans lorsqu'il éprouva ce besoin qui s'éveille avec les passions & l'âge, ce besoin de trouver à épancher ses sentimens dans le sein d'un autre lui-même. Méra, jeune, belle, se présentait sans cesse à son esprit. Il ne pût résister au plaisir d'avouer qu'il aimait. Il attendit pour faire cette déclaration que Dona qui suivait les mêmes

études & les mêmes occupations que ſes ſœurs, ſe rendit à l'appartement de la gouvernante ; minuit ſonnait : le Marquis s'y gliſſe furtivement, & là, ſe jettant aux pieds de Dona, il lui fit l'aveu de la violence d'une paſſion qu'il cherchait à dompter depuis trois années. . . . . . . La ſurpriſe de Dona fut extrême ; elle ne put retenir un cri de frayeur, allarmée par l'imprudence d'une pareille démarche, non pas qu'elle eût de la répugnance à s'entendre jurer un amour éternel, car elle nourriſſoit dans ſon jeune cœur une paſſion auſſi vive ; mais cette déclaration faite dans un moment auſſi peu favorable, lui cauſait un effroi que l'appréhenſion d'être découverte par ſa ſœur renforçait encore ; en effet, Fléchia, ayant entendu ce cri, s'avança ſur le lieu de la ſcene, & voyant le Marquis aux pieds de ſa ſœur, lui reprocha l'étourderie de ſa démarche. Je vous jure, dit-il, que mes vues ſont honnêtes & louables ; j'aime ; j'adore Dona : rien ne pourra m'en ſéparer. Mon rang s'y oppoſe ; eh ! que m'importe ce rang ; il m'eſt à charge ; je le déteſte s'il eſt un obſtacle à mon amour. Mais non, gardez-en l'aveu dans le ſilence. J'eſpère qu'un jour je réparerai l'injuſtice du ſort ; & que l'adorable Dona jouira par mes ſoins du rang

& de la fortune auxquels, par ses vertus & sa beauté, elle a droit de prétendre. Je n'ai que dix-huit ans : j'attendrai les deux années qui doivent me rendre maître de ma fortune ; & si mon père s'oppose à cet hymen, nous lui en déroberons la connaissance.

Fléchia était sensible & bonne ; elle aimait sa sœur ; elle aimait le Marquis ; elle se rendit enfin à ses instances, & leur fit à tous les deux prononcer le serment solemnel de s'épouser un jour.

Depuis cet instant mon père vit tous les jours en secret la tendre Dona, & je fus le fruit de cette alliance contractée sous les auspices de l'amour.

Dès le moment où le Marquis s'était apperçu que Dona était enceinte, de concert avec Fléchia, il avait pris toutes les mesures que la prudence lui suggérait ; & sous le prétexte d'affoiblissement de santé & du besoin de changer d'air, il avait obtenu de son père de la faire passer à une maison de plaisance à quelques milles de Bénizo, située sur le bord de la mer.

C'est-là que je reçus le jour, le 29 Novembre 1749 : ma naissance fut cachée avec le plus grand soin. Il n'est pas inutile de rendre compte au public des événemeus extraordinaires qui l'accompagnèrent & la suivirent.

Mon père était absent pour une chasse dans les forêts de Kerillé, repaire des animaux les plus féroces ; il avoit emmené avec lui une douzaine de ses gens. Liliba (c'est le nom d'un noir qui prit soin de mon enfance) ayant prévu que sa jeune maîtresse ne tarderait pas à devenir mère, avait tenu un cheval tout prêt pour avertir mon père du moment de ma naissance. Dona demandait son époux & Liliba crut devoir enfin l'aller chercher. Il parcourt des chemins inconnus à tout autre mortel qu'à lui dans cette forêt immense sans découvrir aucunes traces de chasseurs : inquiet, tremblant sur la vie de son maître, qui pouvait être en danger, il allait se résoudre à revenir sur ses pas, lorsqu'il entendit sortir d'une caverne voisine des mugissemens affreux ; intrépide à l'excès, il dirige sa marche du côté de cette caverne, à peine a-t-il avancé dix pas qu'il voit à son entrée deux cadavres étendus sur le sable inondé de leur sang ; il reconnaît aux vêtemens de l'un d'eux qu'il était de la suite du Marquis ; alors il ne balance plus ; il pénètre dans cette horrible caverne qui recevait assez de jour, par un trou que la nature seule avait pratiqué dans sa voûte, & reconnaît mon père, aux prises avec une louve furieuse. Mon père avait eu la précaution de se tapir entre deux

faillies de la roche qui lui servaient de rempart, & il lançait sur l'animal des coups de tronçon de sa piqne, seule arme qui lui restât pour défendre sa vie. Le fidèle Liliba, n'écoutant que sa valeur & son amour pour son maître, s'élance aussitôt sur l'animal furieux, & d'un bras vigoureux, lui enfonce son sabre dans le gosier, puis de l'autre main, armée d'un pistolet, lâche deux coups qui terrassent l'animal sur l'arêne.

Pendant cette expédition courageuse, mon père, qui dans ce danger imminent, avait cru devoir s'y soustraire par la fuite, revint sur ses pas entendant son fidèle serviteur; il courut à sa rencontre, & après lui avoir témoigné par ses carresses la reconnaissance que méritait un pareil service, il lui apprit comment excédé de fatigue il était venu se reposer sous les arbres voisins de la Caverne; comment deux de ses gens avaient été mis en pièces tandis qu'il dormait; & comment lui-même eût été la victime de cette louve furieuse, sans sa bravoure signalée. Eh bien, M. le Marquis, je vous ai sauvé la vie en venant vous apprendre qu'elle allait être doublée. Dona sans doute est mère en ce moment; hâtez-vous de revenir... Tandis qu'il parlait ainsi, il apperçut des jeunes louvetaux qui cherchaient leur mère: Dieu

ſoit loué, dit Liliba, voici de quoi conſerver le ſouvenir du danger que vous avez couru ; permettez, M. le Marquis, que j'emporte un de ces jeunes animaux ; je connais la maniere de les apprivoiſer & même de les rendre utiles. Mon Père y conſentit, quoiqu'il ne conçut pas trop comment Liliba pourrait faire diſparaître leur férocité naturelle. On verra par la ſuite ce que devint cet animal & à quoi il me ſervit.

Ils dirigèrent donc leurs pas vers le Palais où je venais de recevoir le jour, & à peine furent-il arrivés, que ma Mère m'offrit au Marquis en lui diſant : Voici le nœud qui nous lie pour la vie, qu'il faſſe à jamais votre bonheur. Mon Père levant les bras au Ciel lui adreſſa cette courte prière : » Dieu puiſſant, daigne prendre pitié de cet enfant ! Je prévois déjà qu'il doit accomplir de grandes choſes ; puiſſe-t-il être heureux ! puiſſe-t-il un jour faire oublier, par ſes talens & ſon cœur, l'illigitimité de ſa naiſſance ». Après cette prière il me donna le nom de Joſeph ; &, me contemplant avec plus d'attention, il découvrit ſur ma poitrine une étoile que j'y porte encore.

Mon Père qui, par la mort du Comte de *Kaſſi*, devenait maître de ſa fortune & de ſa perſonne, réſolut de paſſer avec Dona &

moi, les premières années qui ſuivirent ma naiſſance dans ce même Château que Dona ignorée de tout le monde occupait depuis long-tems.

Je fus élevé par le Marquis, aidé du vieux Liliba; &, à peine avais-je atteint ma cinquième année, que déja il me faiſait reſter auprès de lui lorſqu'il cherchait à interroger la nature dans ſes grandes œuvres. A peine pouvais-je articuler, que mon ame, diſpoſée à la contemplation, s'élançait déjà dans l'avenir, & que je répondais aux queſtions que le Marquis me faiſait, avec une promptitude & une ſagacité peu ordinaire même dans un âge plus avancé. A meſure que mes connoiſſances ſe développaient, mon Père m'enſeignait aſſidûment les élémens des Sciences qu'il deſirait que je connuſſe. J'étudiais les Langues: la Chaldéenne & la Syriaque furent celles que je connus le mieux; &, lorſque nous étions enſemble, nos diſcours étaient toujours dans l'une de ces deux Langues. Je n'appris que fort imparfaitement l'Italien; ce n'a été que dans la ſuite, où, reconnaiſſant ſon utilité, je m'y attachai plus ſérieuſement.

Le Marquis m'emmenait toutes les nuits dans un obſervatoire très-élevé; & là, nous contemplions le cours meſuré des corps

céleſtes. Le jour nous liſions dans le grand livre de la nature. Que ne puis-je peindre ici la ſublimité de ſes penſées! La grandeur, la ſublimité de ſes réflexions! Mais je parle à des hommes: le tems me preſſe, & je dois remplir avec célérité la tâche pénible que la méchanceté de quelques-uns ont impoſée à l'ami de tous.

Il était arrêté dans l'ordre immuable des deſtins, que mon exiſtence ſerait le tiſſu des aventures les plus extraordinaires. A peine j'avais atteint ma treizième année que je perdis ma Mère. Ce ſouvenir m'arrache des pleurs d'autant plus douloureux que cette mort, dont je fus la cauſe, a été pour moi la ſource de tous les maux auxquels je ſuis en butte aujourd'hui.

J'ai parlé plus haut du Loup pris dans la caverne & élevé avec moi: malgré tous les efforts de l'induſtrie, la nature ne perd jamais ſes droits; & les inclinations que ſa main a gravées dans tout ce qui reſpire, peuvent bien éprouver quelqu'altération, mais ne s'éteignent jamais. Le Loup, en grandiſſant, avait donné des marques de férocité telles, que l'on avait été contraint de l'enfermer dans une loge où il n'était acceſſible que pour moi ſeul qui avait demandé qu'on le laiſſât vivre. Ses yeux s'allumaient avec fu-

reur à l'approche de tout ce qui n'était pas moi. Un jour, que j'avais oublié de le renfermer soigneusement à la loge, ma mère descendit dans le Parc pour respirer un peu le frais; elle approcha de cette perfide loge, & à peine l'eut-elle dépassée, que l'Animal, rompant les foibles obstacles qui le retenaient, s'élança sur ma mère & la terrassait lorsqu'accourant à ses cris je le forçai de fuir jusqu'à sa loge où je le poursuivis, & dont je barricadai la grille. Je volai à ma mère qui n'était point revenue de son évanouissement, & je la transportai moi-même dans son appartement, où elle rendit les derniers soupirs, sans que personne que moi les reçût; tous les Domestiques étant dispersés, & mon Père étant à une Terre distante de soixante lieues.

Lorsqu'à son retour il apprit cette funeste Catastrophe, il conçut dès ce moment une tristesse profonde, & je m'apperçus des efforts qu'il employait pour ne pas me marquer le refroidissement haîneux qu'il ressentait à mon aspect.

Retiré dans son Cabinet, où il passait des jours entiers dans le silence le plus morne, il ne me permettait que très-rarement de travailler avec lui; &, si par hasard sans y être appellé je l'approchais, je m'apercevais d'un dérangement total & d'un trouble

involontaire dans toute ſa phyſionomie; un perſonnage qui avait toujours excité ma curioſité, par les précautions que mon Père prenait pour l'introduire, pouvait ſeul l'entretenir. Je crus m'appercevoir à cette conduite myſtérieuſe, qu'il ſe paſſait dans ce Cabinet des Scènes extraordinaires. Ma curioſité excitée voulut ſe ſatisfaire : je cherchai à y parvenir; après avoir imaginé divers expédiens, je m'arrêtai à celui de faire un trou dans le mur. Un jour, que je ſavais l'inconnu dont j'ai parlé plus haut, renfermé avec mon Père, j'allai à mon Obſervatoire. D'abord ma vue, frappée par une lumière reſplendiſſante, ne diſtinguait aucun objet; bientôt je crus appercevoir, et que l'on juge de l'effet terrible de cette viſion ſi c'en eſt une, une lumière éclatante qui éclairait cette vaſte Pièce, & cette lumière était un Soleil placé dans des nuages qui formaient le plafond. Vis-à-vis cette porte, couverte de Crépines d'argent, ſur un Velours noir, était un Autel où fumait de l'encens & des Aromates. Je vis mon Père & l'inconnu s'approcher en tremblant, & je reconnus ma Mère debout ſur cet Autel; ma Mère, elle-même, qui par ſes regards expreſſifs & ſon attitude animée, ſemblait être pleine de vie. Je me jettai à genoux

machinalement ; mais le ſpectacle diſparut alors à mes avides regards. Je me relevai bientôt pour en jouir encore ; mon Père en ce moment embraſſait l'inconnu, & je lui entendis diſtinctement proférer ces paroles :

Ciel, ô ciel ! Eſt-il poſſible ! Je touche, je vois encore cette moitié de moi-même, & c'eſt à vous que je dois ce bonheur unique ! Ses yeux brillent de tout le feu de l'amour ; elle ſemble me parler, m'entendre ! Gardez-vous, lui diſoit l'Inconnu, de cèder au deſir qui vous preſſe, de toucher à cet objet chéri ; il diſparaîtrait auſſi-tôt...... Ici mon Père ſe jetta à genoux, & les yeux vers l'image de ma Mère, il me parut dans une contemplation délicieuſe. Il ſe fit quelques inſtants de ſilence religieux. Cependant quel était mon état ! Je laiſſe aux imaginations vives à ſe le peindre. Il eſt impoſſible à décrire. D'abord une ſueur froide avoit inondé mes joues. Bientôt un ſentiment indéfiniſſable, mêlé de douleur & de plaiſir, augmenta progreſſivement les palpitations de mon cœur ; mes genoux fléchiſſaient ſous moi lorſque des concerts mélodieux rappellèrent mon exiſtence prête à s'évanouir. Je portai mes regards vers la ſource du bonheur dont je venais de jouir, mais tout, hélas ! était diſparu pour moi & pour jamais.

Si dans le cours de ma vie, mes idées, mes opinions, ma manière de penſer, de voir & d'être, ont pû me faire paraître ſingulier, je penſe que cette Scène n'y a pas peu contribué; les premières impreſſions, qui remuent l'ame violemment, ne s'effacent jamais, & lui donnent cette teinte de caractère indépendante de la reflexion, qui heureuſe ou malheureuſe ne ſera jamais l'objet des reproches des hommes raiſonnables & ſenſibles.

Un Procès exigeait quelquefois les abſences de mon Père: je m'apperçus que ſa triſteſſe était diminuée à chaque retour. Bientôt les Scènes iſolées du Cabinet ſe rallentirent; le Château, jadis ſéjour de la douleur, devint celui des plaiſirs; &, après une année de cette diſſipation, mon Père m'apprit qu'il allait ſe marier.

Tu peux compter, me dit-il alors, que ton ſort eſt aſſuré; tu atteins ta quinzième année, & la manière avec laquelle j'ai cultivé les connoiſſances & les bonnes diſpoſitions dont le Ciel t'a doué, me répond que tu pourras te diſtinguer honorablement. Je te préſenterai à ma jeune Epouſe; je ne lui célerai pas le myſtère de ta naiſſance.... J'interrompis ce diſcours par mes pleurs; je préſſentais combien cette union ferait contraire

à mon bonheur & à mes intérêts. Le désapprouverais-tu ? me dit le Marquis avec bonté, parle, mon ami, vois combien je ſuis iſolé, malheureux, & dis-moi ſi tu prévois que je duſſe vivre dans cet iſolement douloureux...? J'aurais redouté ce mariage encore plus, que cette confiance que le Marquis me témoignait m'eut engagé à approuver ſon projet. Auſſi j'inſiſtai ſur la promptitude avec laquelle il devait terminer cet Hymen ; & bientôt après il me préſenta à la Comteſſe de Zélcida, jeune Veuve, riche & belle, qu'il épouſa quelques jours après cette préſentation.

Je paſſe rapidement ſur les premiers mois de cette union qui ſe reſſerra par la naiſſance d'une fille que l'on nomma Rozellina. C'eſt là le commencement de mes infortunes. Voilà cet inſtant fatal où je découvris que j'allais être ſeul pour moi. Tout concourait à déterminer mon abandon. Liliba mourut d'une chûte ; & moi ne pouvant plus réſiſter aux mauvais traitemens que j'eſſuyais chez mon Père, dans cette maiſon d'où ma tranquillité & mon bonheur s'étaient évanouis par la naiſſance d'un enfant que la Société reconnaiſſait pour légitime, tandis que moi, j'étais réprouvé par elle, je pris la ferme réſolution d'aller chercher dans d'autres contrées ce bonheur & cette

tranquillité. Relegué dans une Chambre obſcure ſéparée de l'Appartement de mon Père par une Cour, je me vis peu-à-peu abandonné de tout le monde. Mes Livres furent ma ſeule reſſource pendant pluſieurs mois ; mais bientôt la nourriture & le veſtiaire me furent refuſés impitoyablement. Mon Père me fuyait lorſque je lui tendais les bras. Je vis que le moindre mal pour moi était de m'abandonner à la Providence, & de fuir un azile où le ſouvenir du paſſé rendait chaque jour plus douloureuſes les impreſſions préſentes. Ce parti une fois pris, je me trouvai moins malheureux. Je ne fus plus occupé que d'arranger mon petit bagage. Cet arrangement fut bientôt fait. Une multitude de projets m'occupait l'eſprit, &, ſans m'attacher à aucun, j'avais aſſez bonne opinion de moi-même pour croire, au milieu de la confuſion de mes idées, que la fortune ne me ſérait point ingrate : je me décidai à la tenter.

Ce fut la nuit du 15 au 16 Avril 1765, que je choiſis pour mon évaſion ; j'avais fait mes petits préparatifs conſiſtant en quatre chemiſes, un habit de drap verd, une Redingotte jaune, & quelques Pièces de monnoye dans ma poche, qui provenaient d'épargnes. La Lune éclairait cette

ſuperbe nuit ; &, après avoir baiſé en pleurant mes Livres, mes Compas, la porte de l'Appartement où mon Père dormait profondément, jettant mon très-petit paquet pardeſſus la muraille de la Cour, je grimpai enſuite pour l'eſcalader. Je me ſouviens encore, non ſans émotion, que lorſque je fus arrivé au haut de cette muraille, je m'arrêtai pour contempler l'azile que j'allais quitter. J'ignore le temps que je paſſai dans cette poſition ; mais je ſais que je ne ſortis de ma contemplation, qui n'avait cependant rien de douloureux, qu'après avoir pouſſé un profond ſoupir, & avoir arroſé de mes pleurs, ces pierres ſur leſquelles je reſtais avec complaiſance. Adieu, Lieux qui m'avez vû naître ! Adieu, m'écriai-je, en deſcendant avec promptitude, je vous quitte pour toujours.



CHAPITRE II.

INCERTITUDE du Comte de C....; son admiration à l'aspect du lever de l'aurore; ses réflexions; il arrive à une chaumiere où on lui donne l'hospitalité; proposition qu'il accepte; il continue son voyage; sa réception chez le Marquis de R...; son entretien avec le Seigneur Diégo; on lui donne un grenier pour retraite; visite qu'il y reçoit; il trouve sa tante dans la femme de Diégo, qui le présente au Marquis de R...; sa conversation avec ce Seigneur, dont il gagne la confiance; projet qu'il lui communique; son voyage avec le Marquis de R...; son séjour à Rome; mort du Marquis de R....

DESCENDU au pied de cette muraille, je la considerai long-temps; il me semblait alors entrer dans un monde nouveau où j'allais prendre une existence nouvelle. Mes yeux s'étendaient au loin dans la plaine; mais les larmes dont ils étaient couverts, & la lueur très-faible que la Luue répandait sur les arbres & sur la verdure, m'empêchaient de distinguer les objets qui me paraissaient absolument différents de ce qu'ils m'avaient toujours parus.

Qu'on se figure ma position, & l'on devinera aisément que toutes mes idées

devaient ſe bouleverſer & ſe confondre. Je cheminai cependant en ſuivant ces ſentiers que je ſavais devoir me conduire à *Gonſalvedo*. D'abord je marchai très-lentement ; mais la frayeur que m'inſpirait le ſilence de toute la nature, me donna des forces, & je preſſai ma marche.

Bientôt ce ſilence impoſant fut interrompu par le réveil des oiſeaux : le crépuſcule paraiſſait déjà ; le crêpe de la nuit ſe repliait à l'autre bout de l'horiſon ; une vapeur lumineuſe blanchiſſait mon point de vue. L'Aurore parut ! Quel ſpectacle impoſant ! Quelle magnificence ! L'admiration que me cauſait cette pompeuſe perſpective, me fit reſter en contemplation, pendant que tous ces prodiges renaiſſans s'opéraient ſous mes yeux. Rien ne rétréciſſait ma vue : tout agrandiſſait mon ame. J'étais, moi, l'image de cette Aurore naiſſante ; j'allais entrer dans la vie comme le ſoleil ſe montrait au monde. J'oubliai bientôt tout ce que je quittais, pour ne m'occuper que de ce que je voyais ; mes ſenſations étaient neuves, fortes, pleines d'énergie, parce que mon éducation différente de celle dont on aſſaſſine l'enfance dans les grandes Cités, n'avait point défiguré en moi la Nature.

J'avais vû ſouvent avec mon Père ce

ſuperbe lever de l'Aurore ; mais je n'avais rien vu. Alors, je n'étais pas encore éveillé aux jouiſſances, & je n'étais pas libre ; là, dans cette plaine j'étais moi, je jouiſſais de moi, j'étais ſeul.... Mon paquet par terre & m'aſſeyant deſſus j'attendis le ſoleil ; quel ſublime Tableau vint alors frapper mes regards ! vint frapper tous mes ſens ! Les oiſeaux redoublaient leurs concerts, tout célébrait à l'envi le lever du Dieu de la Nature, mes yeux avides n'avaient plus de mouvement, tout mon être s'élançait au devant des flots de lumière qui allaient paraître. Ce n'eſt pas ſur nos têtes que l'Epoux de la Nature s'annonce à ſon lever, il ſalue la terre qu'il va féconder ; quelques rayons lumineux s'échappent avec la promptitude de l'éclair, & s'allongent en gliſſant ſur l'émail des prés ; je fus couvert de ſa lumière avant les arbres & les rochers ; la terre était brillante avant que le Ciel fut éclairé ; quelle pompe & quelle magnificence ! La terre ſe parſema de diamans..... Chaque brin d'herbe en était tout couvert.

Ames apathiques & froides, qui ne connaiſſez de jouiſſances que celles que le luxe vous prépare à grands frais ! Quittez vos voluptueux tombeaux ; éveillez-vous à la vie ; & venez adorer l'aſtre dont il ſemble

que vous craignez les bienfaits.... Sibarites insensés, que je vous plains ! Vous seriez froids, vos cœurs seraient de glace à ce spectacle ravissant ; il n'est pas fait pour vous.

Je restai long-tems dans mon attitude contemplative, & ce ne fut qu'à regrêt que je recommençai ma marche. Je fis trève, si j'ose ainsi m'exprimer, aux grandes sensations que j'éprouvais, pour m'occuper enfin de ce que j'allais devenir. Mon inquiétude, autant qu'il m'en souvienne, n'avait rien de désespérant; mais enfin elle était fondée. Je connaissais l'Italie par les détails que mon Père m'en avait fait. Je connaissais la position de chaque Ville & de chaque Bourgade ; mais arrivé là, qu'allais-je y faire ? Je pensai qu'il fallait changer mon nom & me présenter d'abord chez les principaux Personnages. Je ne parlais que peu l'Italien; & je connaissais beaucoup la Langue Chaldéenne & Syriaque ; mais, accoutumé à écrire presque toujours avec les caractères de ces deux Langues, ou plus souvent, par signes cabalistiques & hiéroglyphiques, je ne pouvais faire aucun usage de ces différentes manières d'écrire ; cette réflexion me jettait dans un embarras inexprimable.

Tout en réfléchissant, j'avançais vers une

chaumiere, isolée, entourée de haies vives. Mon appétit s'éveillait. Je frappai à la porte. Une vieille femme vint m'ouvrir. O mon Dieu, le bel enfant! s'écria-t-elle, que voulez-vous, mon bel ange? Madame, je voudrais me reposer & manger. J'ai faim & je suis las. --- A Dieu ne plaise que je ne vous refuse l'hospitalité! Venez. J'entrai: elle appella sa fille pour me faire donner du lait tout chaud, & du pain bis; j'en dévorai une suffisante quantité, &, pendant le tems que je faisais honneur à mon frugale repas, la bonne mère s'enquit de moi d'où je venais. & où j'allais? Je lui déguisai le lieu de mon départ; mais je lui dis que j'allais à Naples. A Naples! s'écria-t-elle, à Naples! Jamais vous ne résisterez aux fatigues de ce voyage; & qu'allez-vous y faire? --- Y chercher de l'emploi. --- Eh bien! Je pourrais vous être utile mon enfant, me dit-elle, j'ai un fils qui est Valet-de-Chambre du Secrétaire de M. le Marquis de R.... Ce Seigneur est maintenant à son Château de *Rosellio*, à six lieues d'ici: il doit aller à Pise sous quelques semaines --- C'est un savant que ce Marquis là! C'est un homme, à ce que dit mon fils, qui fait cent folies par jour: il brûle plus de charbon, en une heure, qu'il ne m'en faudrait pendant six mois. Allez-y de ma

part. Son Secrétaire pourra vous prendre à son service. A son service, me disais-je tout bas, & en rougissant; qui, moi? Je me dégraderais à ce point! Moi, fils d'un Marquis! Moi, toujours servi, j'irais servir à mon tour! .... Je n'osai faire part à la vieille mère de tout ce qui révoltait mon orgueil dans sa proposition, & j'acceptai l'adresse de son fils, en me réservant d'en faire l'usage que je jugerais compatible avec mes besoins & mon amour-propre. Elle refusa le payement de mon déjeuner, & me remit dans mon chemin, en me souhaitant bon voyage.

Il était huit heures du matin, lorsque je me remis en marche. J'étais léger; je franchissais lestement & fossés & ruisseaux. Je sortais d'un esclavage aussi dur qu'humiliant par un préjugé honteux, & qui dégrade la nature; j'étais considéré dans la maison de mon Père comme un être mixte entre l'espèce humaine & l'espèce animale.... Il me semblait au contraire, à l'accueil que l'on me faisait, que j'étais un homme alors, &, qui plus est, un homme intéressant, tant par ma figure que par mes qualités personnelles. Je pouvais valoir mieux même que ceux qui m'avaient méprisé. Agile, dispos, je répandais sur-tout ce qui m'entourait la force de ma vie; tout s'embellissait à mes yeux, comme moi-même j'embellissais

la nature. Ma voix ſonore s'accentuait en groſſiſſant. Je parlais aux échos à qui je donnais des loix. Je m'arrêtais où je voulais. Je n'étais plus circonſcrit dans ces bornes où les bienſéances m'avaient contraint depuis ſi long-tems.

J'arrivai à *Roſellio* ſans m'en appercevoir. Il était environ deux heures & demie. Je demandai à un Payſan qui ſe trouva à l'entrée du village, où était la demeure du Marquis de R.... Ce garçon était juſtement le fils de l'un de ſes Jardiniers. Je vais vous y conduire, me dit-il. Je m'informai chemin faiſant, quel était ce M. Diégo, Valet-de-Chambre ? Oh! me dit-il, il eſt preſque auſſi maître que Monſeigneur. C'eſt lui qui fait tout: ſi vous voulez parler à mon père il vous inſtruira plus amplement.

Je n'étais pas fâché de prendre connaiſſance de la maiſon où j'allais m'adreſſer ; conſéquemment je me laiſſai conduire chez le Jardinier. En entrant dans cette maiſon, je fus révolté de la malpropreté qui y regnait. On ſe le figurera aiſément d'après la manière avec laquelle j'avais été élevé. Cependant je fis la meilleure contenance poſſible, afin que le Jardinier & ſa femme ne s'apperçuſſent pas de mes obſervations; ils étaient tous les deux aſſis près une table, ſur laquelle domi-

nait

naît un grand vaſe, plein de légumes. Quelques croûtes de pain bis eſcortaient le mets: autour d'eux, & par terre, rampaient huit ou neuf enfans, gros, gras & beaux comme des anges.

Les bonnes gens m'offrirent de m'aſſeoir, quand je leur eus dit que j'avais à parler au Seigneur Diégo: il eſt à dîner, me dit le Jardinier, & pour lui parler il faut attendre qu'il paſſe par ici. Nous avons un compte à faire enſemble, pour la penſion d'une Dame qu'il y avait placée. Quelle Dame! me diſais-je! & quelle penſion!... Ces gens-là ſont auſſi curieux que d'autres: je fus obligé de leur dire à peu-près le ſujet de mon voyage; alors les cérémonies ceſſèrent, & le bon homme voulut que je me miſſe à, ce qu'il appellait, ſon couvert; & que je mangeaſſe en commun; ventre affamé n'a point de dégoût. La première bouchée me révolta, &, aux dernières, je m'en tirais avec la meilleure grace du monde. On alla chercher, ſous une eſpèce de bas d'armoire, un vieux morceau de linge contenant un plus vieux morceau de fromage de Parméſan, & ce fut le deſſert & le dernier ſervice du repas.

Quel dîner! Quand il fut fini, le Jardinier me raconta quelques anecdotes ſur le

compte du Seigneur Diégo : anecdotes qui n'étaient rien moins qu'encourageantes ; c'était un ſot, un brutal, qui ſe prévalait de la préférence que lui donnait ſon Maître, & qu'il ſerait bien à deſirer ſi j'allais vivre avec lui, que je ne priſſe aucun de ſes exemples, parce que je me ferais bientôt haïr de tous les autres Domeſtiques.... Pendant tous ces récits, on apperçut le Seigneur Diégo qui s'avançait gravement.... Le voilà, me dit le Jardinier, allez au-devant de lui ; j'y allai avec peine & beaucoup d'embarras. Je lui dis, en balbutiant, que Madame ſa mère m'avait conſeillé de me préſenter à lui, pour le prier de m'être utile : à ce mot de *Mère*, mon homme rougit. Comment ! D'où connaiſſez-vous ma mère, me dit-il à moitié bas ? Ne parlez pas ſi haut ! Mais ! pourquoi donc, Monſieur, ne voulez-vous pas m'entendre parler de cette reſpectable mère ? Que voulez-vous de moi, me dit-il en me toiſant de la tête aux pieds avec l'air de la ſuffiſance & du dédain ? J'ai eu l'honneur de vous le dire ; &, alors je lui fis une hiſtoire ſur mon évaſion de la maiſon paternelle, & ſur mes projets d'avancement ; il me fit voir ſon ame à découvert, en me diſant qu'il ne prévoyait pas qu'il pût m'être utile à grande choſe ; que, d'un autre

côté, il n'était point assez riche pour faire les dépenses que je nécessiterais, & que sa mère était une drôle de femme de lui adresser ainsi un petit aventurier. Mais, Monsieur, lui dis-je, je ne prétends point vous être à charge en aucune manière ; je vous demande le service de me présenter à M. le Marquis ; ce service ne me paraît pas de nature à être refusé. J'appris, dès ce moment que l'humilité n'a jamais habité dans des ames dégradées & avilies par la servitude. Les valets ont tous les vices de leurs maîtres ; la tyrannie despotique de ceux-ci, l'abaissement honteux où ils réduisent tout ce qui doit fléchir sous eux, empêchent les premiers d'imiter, en quelque chose, le peu de vertus qui restent à leurs maîtres.

Au moyen de ce que, dans mes réponses, j'avais laissé entrevoir à Diégo, que je n'étais point dénué de ressources pécuniaires, (il ne pensait pas que tout mon contingent se réduisait à si peu de chose) il me dit : au surplus, venez avec moi. J'ai une petite serre où je vous ferai coucher pendant quelques nuits, & lui, tout en marmotant, & moi, tout en soupirant, nous traversâmes le potager, où en passant, je remarquai des fruits magnifiques qui me plaisaient bien davantage que le ragoût de carottes du jar-

dinier, enſuite le parc, & nous arrivâmes au magnifique château du Marquis. Ma reſpiration devint un peu plus libre, en traverſant le veſtibule. Diégo, ſans ſouffler un ſeul mot, me fit grimper dans les greniers, &, après s'être baiſſé ſous les ſolives du comble, il me montra un petit coin, éclairé par une lucarne, dans lequel, parmi des vieilles brides, des ſelles & des bottes, ſe perdait une eſpèce de matelas.

Voilà, me dit-il, alors, ce que je puis faire pour votre ſervice; reſtez-là, ne vous montrez à perſonne, que je n'aie trouvé l'occaſion de parler de vous; je viendrai vous apporter à ſouper, adieu, & il partit, ſans me donner le tems de lui faire un mot de réponſe. Je me jettai ſur ce matelas, en me couvrant la figure de mes deux mains, & je les baignai de mes larmes; j'en répandis un torrent. Ce n'était plus là ce jeune homme, ſi fier de ſa liberté, qui parcourait ſi leſtement les campagnes! C'eſt un eſclave avili, abîmé de douleur. Ma poſture n'était plus celle que j'avais, lorſqu'aſſis dans la plaine, j'adorais le Soleil à ſon lever; il allait au contraire éclairer un nouveau monde: avec lui avait commencé mon bonheur, & ce bonheur s'échappait avec ſes derniers rayons. Que d'événemens s'étaient multi-

pliés, pendant qu'il traçait ſon cours dans les Cieux !

Dans ce moment, où mon ame abſorbée ne connaiſſait que la douleur, l'image de ma mère, le ſouvenir de ce tombeau magique où je l'avais retrouvée, vinrent encore doubler l'amertume de mes chagrins.

J'étais encore dans la même attitude que j'avais priſe, en me jettant ſur le grabat, lorſque j'entendis marcher dans mes antigreniers; c'était la femme de Diégo, fraîche, encore très-jolie, &, par-deſſus tout cela, très-affable & très-humaine. C'eſt à tort que la médiſance lui donnait le Marquis pour amant; Diégo ne l'eût jamais ſouffert: d'un autre côté, le Marquis de R... n'était plus dans l'âge de connaître l'amour.

A ſon arrivée je me levai, & elle me conſidéra pendant quelques tems ſans proférer un ſeul mot. Mais en croirai-je mes yeux, dit-elle avec étonnement? vos traits, mon enfant, me rappellent un ſouvenir bien douloureux! ils ſont parfaitement reſſemblans avec ceux de ma ſœur. La pauvre créature! elle n'eſt plus! Dona, s'écria-t-elle, avait un fils du Marquis de Kaſſi! Quelle fut ma ſurpriſe quand j'entendis prononcer les noms de mon père & de ma mère! Quoi! Madame, ſerait-il poſſible que vous fuſſiez ma

tante ! Eh ! oui, me dit-elle en m'embraſſant, mon cœur ne s'y trompe pas ! Après quelques momens de ſilence, pendant leſquels je manquai pluſieurs fois de perdre connaiſſance, je racontai à ma tante Diégo, toutes mes aventures & la cauſe de ma fuite : elle n'avait jamais aimé mon père : conſéquemment, elle ne trouva rien d'étonnant dans tout ce que je lui racontai de ſes procédés à mon égard.

Si, d'un côté, je béniſſais le Ciel du ſecours qu'il m'envoyait, de l'autre, j'étais cruellement humilié de voir ma tante, la ſœur de ma mère, épouſe d'un valet de chambre, & ſurtout, d'un Diégo ! Comme ſes aventures feraient longues à raconter, je ne dirai point comment ce mariage a eu lieu. Ma tante, très-prudemment, flatta mon amour-propre en m'invitant à ne rien dire au Marquis de cette parenté ; j'y conſentis de bon cœur, & elle me fit deſcendre dans ſon appartement, où était Diégo, à qui elle raconta qu'elle ne s'était effectivement point trompée ; car elle m'avait vu paſſer du cabinet du Marquis, où elle était quand je montais aux combles, & avait fait part à Diégo de ſes preſſentimens.

La figure de celui-ci alors ſe dérida, il me traita un peu moins groſſièrement ; je

ſoupai avec mon cher oncle & ma très-digne tante, & l'on m'envoya coucher, non pas dans mon grenier, mais dans une chambre fort propre que le Seigneur Diégo tenait toujours toute prête, pour recevoir ſes amis.

Le lendemain matin je fus préſenté au Marquis de R.... C'était un homme de moyenne taille : ſa figure était bourgeonnée : il avait alors pour habillement, une eſpèce d'habit, veſte noir & un bonnet noir ; il travaillait à ſon bureau, autour duquel des creuſets s'élevaient de toutes parts. Je lui tournai un compliment avec aſſez de grâce pour qu'il ôtât ſes lunettes qu'il remit pour me regarder.

Ma tante, qui me préſentait, lui dit que j'étais le fils d'un honnête militaire, qui, étant ſans fortune, m'envoyait, ſous les auſpices de la Providence, chercher un état ; que s'étant rappellé du nom du Marquis de R..., que l'on lui avait dépeint dans ſes voyages comme un homme bienfaiſant & généreux, il avait engagé ſon fils à aller implorer ſa protection..... Eh bien ! dit le Marquis, ſon extérieur me prévient : qu'il reſte ; s'il eſt ſage, je m'attacherai à lui. Retirez-vous, dit-il, à ma tante, je veux le faire cauſer.

Ma tante partie, le Marquis m'interrogea beaucoup ſur ce que je ſavais ; ſur mon

éducation, & je sortis triomphant de cet examen : il me trouva des dispositions plus qu'ordinaires, & finit par me dire, en souriant, qu'il cherchait depuis quarante années dans la transmutation des métaux, le remède universel, mais que dans moi, il trouvait, sans charbon ni creuset,la pierre philosophale.

Il fit sur le champ appeller Diégo, & lui donna des ordres pour que lon me préparât un appartement, à côté du sien; je vais, me dit-il, parcourir l'Italie : j'ai des découvertes à y faire: les campagnes de Florence, Parme, Plaisance, Naples nous fourniront une ample matière à nos recherches. Je partirai sous peu de jours, & j'espère, mon ami, que vous voudrez bien me seconder dans mes travaux.

Vos connaissances, quoiqu'au-dessus de votre âge, sont imparfaites. Je vous révélerai de grands secrets lorsque vous serez digne de les entendre. — Il existe dans l'univers un agent qui ordonne, & fait mouvoir tous les ressorts ; cet agent est subordonné au grand être. J'ai cherché long-tems à diriger les effets de cet agent invisible ; j'ai étudié la nature. Cette mère, sage & féconde, enseigne, à qui sait l'interroger, les trésors qu'elle renferme aux yeux des autres mortels. C'est en s'élevant au-dessus de la sphère

étroite des connaiſſances humaines, que l'homme remplit ſa vocation & agrandit la dignité de ſon être : rien alors ne lui eſt impoſſible : pénétré de la vérité de cet adage éternel, j'ai oſé tenter des découvertes extraordinaires, & j'y ai pleinement réuſſi. J'ai vu, mon fils, des nations ſe régénérer. La date de mon exiſtence ſe perd dans la nuit des tems. Je n'ai jamais ſouffert & je n'ai jamais été la proie de ces maladies qui aſſiégent l'humanité.

J'écoutais avec un étonnement ſtupide ; ce que me diſait cet homme extraordinaire. Il me convainquit qu'on parvient à ſe perſuader à ſoi-même, ce que l'on a voulu perſuader aux autres. J'avais bien entendu dire à mon Père, qu'il y avait dans la nature des moyens d'une exiſtence éternelle ; mais je n'avais jamais pu claſſer dans mon cerveau des idées auſſi contraires à l'ordre invariable de deſtruction qui s'opère depuis des ſiècles ſous nos yeux. --- La ſuite m'a prouvé cependant, qu'ils ne ſe trompaient ni l'un ni l'autre, dans leur perſuaſion ; mais auſſi j'ai découvert en même tems, qu'il fallait le concours de tant de circonſtances, qu'aucun homme ne parviendrait ſans doute jamais à les réunir.

Je laiſſai le Marquis ſe berçer toujours

de ſes heureuſes chimères ; elles faiſaient ſon bonheur ; il ne troublait point l'ordre de la ſociété ; il faiſait des heureux ; & certes, des fous de cette eſpèce, dans un état quelconque, y ſont infiniment moins dangereux que ces ſangſues périodiques, qui diſtilent le fiel dans leurs écrits, & dont les revenus ſont aſſignés ſur les produits de leurs calomnieuſes imputations.

Ma tante, plus que Diégo, était au comble de ſa joie : à chaque inſtant elle était preſſée du beſoin d'avouer au Marquis que j'étais ſon neveu : enfin, elle ne put y tenir : un matin, j'étais à prendre une leçon du Marquis, elle entre pour apporter le chocolat, & après l'avoir ſervi, elle reſtait debout devant le guéridon. Le Marquis, qui n'eût jamais voulu voir perſonne, lui demanda ce qu'elle attendait ? Monſieur, lui dit-elle, je contemple mon neveu. A ce propos moi de rougir. Pourquoi rougiſſez-vous, me dit le philoſophe ? Vous êtes peu digne de vous-même : je ſais qu'elle eſt votre tante ſans que perſonne ne l'ait dit que mes obſervations judiciaires, & je ne vous en ai pas moins eſtimé. Que vous importe de quel ſang vous ſoyez ſorti ? Ces ſots préjugés ſont-ils donc faits pour nous ? Que fait à la nature, que nous étudions, ces rangs, ces

bienséances, ces convenances de la société? Le préjugé de votre tante est que vous lui tenez à quelque chose, embrassez-la; & vous, dès ce moment, dit-il, en lui adressant la parole, croyez que ce titre de parente n'est rien pour la nature: les êtres qui dérivent les uns des autres, s'éloignent par des distances infinies: ils ne s'y réunissent jamais; la réaction ne s'opère alors en aucune manière. Allez avec Diégo; voilà celui qui, remplissant le vœu de la nature; doit être contemplé par vous; & ma tante se retira en haussant les épaules.

Comme le tems presse & qu'il faut promptement satisfaire l'avide curiosité de l'Europe entière qui a les yeux ouverts sur ma conduite & sur moi, je ne puis ici donner les détails circonstanciés, qui viennent se placer sous ma plume, à mesure que ma mémoire me sert, je tairai donc tout ce qu'il n'est pas important de savoir. J'ai parlé de ma naissance, de mes qualités personnelles, le public veut maintenant savoir l'origine de ma fortune; j'ai dit que je ne devais compte à personne des moyens que j'avais de faire le bien & de soulager l'humanité souffrante; aujourd'hui que je me suis imposé la tâche pénible de rendre un compte exact de ces mêmes moyens, je vais en dévoiler la première source.

Le Marquis de R... effectua le projet qu'il m'avait communiqué, il laissa à Diégo & sa femme le château qu'il occupait & les terres en dépendantes; &, après avoir assuré à tous ses domestiques un revenu suffisant pour vivre honorablement, n'importe où ils voudraient finir leurs jours, il m'emmena de Rosellio & nous allâmes droit à Pise; cette ville jadis si fameuse arrêta un peu nos regards. Nous contemplâmes, en soupirant, les vestiges de son antique splendeur. Pise, avec sa liberté, perdit sa population, ses forces, sa gloire, son commerce; sous la domination des Médicis, elle se dépeupla & s'appauvrit. Au lieu de 150 mille habitans, qui se resserraient dans ses murs, à peine, aujourd'hui, on en voit 15 mille qui rampent sur ses pavés de marbre couverts de ronces & d'épines.

Non loin des ruines de Pise s'élève un autre monument d'instruction. C'est la république de Lucques, une population considérable occupe ce petit Etat, sur un territoire de huit lieues de long, sur autant de large, coupé par des montagnes, circonscrit partout, on compte plus de 120 mille habitans.

Avant moi, M. de la Lande a rendu compte des causes de cette immense popu-

lation. L'Ariſtocratie, déteſtable dans une ville, règne avec ſuccès ſur un territoire lorſqu'elle a ſu réprimer la puiſſance par ces loix qu'elle ne pourrait enfreindre ſans danger.

Nous parcourûmes Naples, Florence & Veniſe. Par-tout où nous ſéjournâmes, mon ſavant compagnon de voyage me préſentait à tous les grands, qui l'accueillaient, ſous le nom de Comte de A... Par-tout il laiſſait des traces de ſa bienfaiſance & de ſon amour pour l'humanité.

Après avoir vu toute l'Italie, nous terminâmes nos courſes par Rome. Qu'on ne s'attende point ici à des deſcriptions de cette capitale. Nous viſitâmes les Cardinaux de B.. & d'O... & quelques autres, & nous eûmes l'honneur d'en être accueillis d'une manière diſtinguée. Ils n'exiſtent plus pour la plupart. Voilà le reproche que l'on me fait d'avoir cité des perſonnages illuſtres, qui ne peuvent plus, aujourd'hui, rendre témoignage à la vérité. Mais, ſuis-je donc reſponſable des décrets de la Providence? Quel intérêt d'ailleurs avais-je de citer des noms diſtingués? Avais-je beſoin de témoignage d'aucun d'eux? Quel reproche avait-on à me faire?

Depuis quelques mois, le Marquis me paraiſſait plongé dans une mélancolie pro-

fonde. Nos entretiens étaient triſtes, & ne ſe terminaient plus que par les réflexions les plus ſombres. En vain je veux me le diſſimuler, me diſait-il, en vain je veux me diſtraire, je m'ennuie d'exiſter : je commence à douter que ce ſoit un bonheur d'être. La Providence qui a circonſcrit les bornes de la vie, ſavait bien que l'homme ſerait malheureux s'il était immortel. -- Je vais laiſſer agir la nature ; je ne m'oppoſerai plus à ſes loix, & ſous peu de jours, je m'endormirai dans un ſommeil éternel.

En vain je voulus le diſſuader de l'idée dont il était frappé ; il m'impoſa le ſilence. C'eſt alors qu'il dépoſa dans mon ſein les connaiſſances qu'il avait acquiſes ; c'eſt alors qu'il dévoila à mes yeux des myſtères incompréhenſibles, en exigeant de moi de ne les révéler qu'à mon dernier ſoupir.

J'accomplirai ma promeſſe, ô Manes que je révère ! Aucune puiſſance, aucuns motifs, rien ne pourra m'empêcher d'être juſqu'à mon dernier ſoupir, fidèle & religieux obſervateur de mon ſerment.

Après avoir fait les diſpoſitions de ſes dernières volontés, & m'avoir fait le don de tout ce qu'il poſſédait, il m'ordonna de le contempler :

Aſſis dans un fauteuil, vis-à-vis d'une

croiſée d'où l'on découvrait les campagnes de Tivoli, il étendit ſes bras vers le ciel & ſon ame s'élança dans l'éternité.

C'eſt ainſi que finit l'homme le plus extraordinaire qui ait jamais exiſté : homme dont la naiſſance avait toujours été pour moi un ſecret juſqu'à ſes derniers momens. Ce ſecret, j'en ſuis auſſi le dépoſitaire ; il en ſera un pour tout le monde ; les richeſſes qu'il m'a confiées, je n'en dois aucun compte à qui que ce ſoit ; leur uſage n'eſt pas un ſecret ; aſſez d'infortunés pourront l'atteſter.

Je rendis à mon bienfaiteur les derniers devoirs, en arroſant de mes pleurs cette figure vénérable, de laquelle il ſemblait que la mort n'eût oſé altérer ni les traits ni la ſérénité ; et après avoir répandu des ſommes conſidérables ſuivant les dernières volontés du Marquis, je me diſpoſai à quitter un pays où je laiſſais ce que j'avais de plus cher, me promettant de revenir à ſon tombeau, répandre les pleurs de la reconnaiſſance & de l'amitié.

CHAPITRE III.

Le Comte de C.... *quitte la ville de Rome ; il voyage à pied ; il arrive à Lausanne ; récit des malheurs d'un gentilhomme Français; service important qu'il lui rend ; judicieuses réflexions à ce sujet ; il visite les environs de Lausanne ; séjourne dans un hameau ; son entretien avec le maître de la poste, qui le loge dans un donjon ; sa description ; portrait de la femme & des deux filles de son hôte ; étrange impression que lui fait la vue de ces deux filles ; il en devient amoureux ; ne pouvant se décider à faire un choix, il prend le parti de les fuir & part pour la Russie.*

APRES avoir parcouru ces climats fortunés où la nature paraît être encore en son berceau, où partout on marche de prodige en prodige, je voulus aller contempler sous un ciel plus févère, les grands, les imposans, les incroyables effets du tems, & je me déterminai à quitter les beaux climats de l'Italie, pour les rochers glacés du nord. Je voulus les voir ces sommités où le soleil répand à regret la lumière ! Là, sous un ciel de fer, où la nature se resserre & se concentre, les hommes fiers & courageux

rageux se ressentent de l'âpreté de leurs climats.

Mais avant d'aller contempler ces sublimes horreurs ; je crus devoir m'arrêter dans les lieux où je pouvais acquérir quelques nouvelles connaissances, soit en observant les hommes dans leurs diverses sociétés, soit en contemplant la nature sous ses différens aspects & sous tous ses rapports.

Je partis de Rome le 15 Mai 1768, accompagné d'un seul domestique; ayant conçu le projet de voyager souvent à pied, seule manière, selon moi, de bien observer les pays que l'on parcourt. Après avoir traversé le Piémont & la Savoie, je m'embarquai sur le lac de Genève, & j'allai droit à Lausanne.

Le hasard m'y fit connaître M. D.., élève du célèbre T... Je puisais dans les fréquens entretiens que nous avions ensemble, ce goût pour l'étude de la Médecine qui ne m'a jamais quitté depuis.

Si je n'eusse point été accusé publiquement de ne répandre de légers bienfaits que lorsqu'ils pourraient être connus des gens riches, & pour extorquer d'eux, sous ce prétexte, des sommes considérables, je me garderais bien de dévoiler une aventure qui m'est arrivée peu de jours après mon départ de Rome. Mais puisque l'on s'efforce d'em-

poiſonner la moindre de mes actions ; & d'attribuer les bienfaits que j'ai répandus à des vues d'intérêt, j'oſe interpeller les malheureux que j'ai ſecrètement obligés. J'oſe vous appeller en témoignage particulièrement vous, honnête & aimable français, qui eûtes dans l'ami des hommes une honorable confiance, qu'il n'a point démentie.

Un ſoir, en rentrant à mon hôtellerie, je trouvai cette lettre qu'y avait apportée un français.

„ Si vous êtes l'ami des hommes, vous ſerez le mien ; je ſuis malheureux. J'ai quitté ma patrie & mes barbares concitoyens : jeune encore, père de famille, je languiſſais ſans ſecours & ſans appui. Avant de terminer une exiſtence que je traîne à regret, je dois à ma femme & à mes enfans, d'employer de nouveaux efforts pour adoucir leurs maux. Si vous ne reſſemblez pas à ceux que je quitte, vous me recevrez avec bonté ; & ſi vous attachez quelqu'importance à conſerver la vie à un père de famille, à un citoyen honnête mais malheureux, vous aurez pitié de moi ; *Signé*, C.. „.

J'attendis avec impatience l'arrivée de ce jeune infortuné. Le lendemain de cet envoi, Marcel m'annonce un français qui demandait à me parler. Faites-le entrer : mon cœur palpite

encore en me retraçant ſa triſteſſe profonde, ſa contenance modeſte, mais noble. --- Ma démarche, me dit-il, Monſieur, doit vous paraître hardie : elle annonce autant ma confiance en votre humanité, que l'infortune qui m'accable. Chaſſé de mes foyers, au moment d'être arraché à ma famille pour être traîné, par des créanciers, dans une dure captivité, je ſuis ſans état, ſans aſyle ; & ma femme & les jeunes victimes qui ſentent déjà le malheur de me devoir leur naiſſance, languiſſent dans les horreurs de la misère.

Mais que faiſiez-vous en France, lui dis-je ? comment y reſtâtes vous ſans état ? pourquoi vous y être marié ſans fortune ? Pardonnez ces queſtions, la confiance dont vous m'honorez doit être entière lorſqu'il s'agit de faire valoir vos droits à mes ſervices.

Vos pourquoi ſont fondés, me répondit-il ; plût à Dieu que ceux de mes durs concitoyens qui me les ont adreſſés me les euſſent répetés avec autant d'honnêteté ! --- J'étais Gentilhomme : mon père m'a laiſſé ſans fortune : j'ai été élevé par un parent que mon mariage indiſpoſa, & qui me déshérita pour me punir de ce qu'il appellait une ſottiſe. Après ſix années d'infortunes,

j'obtins un emploi qui exigeait ma résidence dans la Capitale ; mais la modicité de son produit ne put fournir, ni à la subsistance de ma jeune famille, ni à l'extinction des dettes que la misère m'avait fait contracter. Il est affreux de traîner les livrées de l'infortune dans les anti-chambres de quelques Midas ; je sacrifiai néanmoins mon amour propre, &, résolu d'avaler le calice d'amertume jusqu'à la lie, je m'adressai d'abord aux grands, par qui je fus éconduit avec beaucoup de politesse ; aux riches, qui m'écoutaient en lisant le menu que leur apportaient leurs maîtres d'hôtel ; aux gens de lettres, qui me conseillaient de puiser dans l'étude les consolations dont j'avais besoin ; & enfin, à une espèce d'hommes que je ne dois pas désigner, qui me promettait d'invoquer l'éternel pour ma famille.

Je laisse tomber le voile sur les chagrins qui me dévorent, disais-je un jour à l'un de ces riches parvenus, bouffi d'arrogance & de fatuité, mais veuillez mettre ma bonne volonté à l'épreuve. Mettez les à profit en m'occupant utilement. Mes créanciers me harcèlent : deux cent louis suffiraient pour m'arracher à la captivité dont ils me menacent. Je suis plein d'honneur &

de probité : ma conduite en eſt le garant : oſez me confier cette ſomme, & je m'empreſſerai de vous en rendre un fidèle compte. Cette prière fut rejettée par l'égoïſte & dur financier. Il n'avait point d'argent, il n'était point aſſez riche pour rendre un père à ſes enfans, un citoyen à la ſociété ; mais j'appris que le lendemain de ma viſite il dépenſa mille louis pour acheter les faveurs d'une courtiſanne.

Il eſt cependant parmi les financiers, ajouta M. C., un homme généreux, dont j'éprouvai la bienfaiſance. Cet homme eſtimable eſt M. de C... qui, ſans me voir, ſans me connaître, ſur le ſeul récit de mes infortunes, s'empreſſa d'adoucir la rigueur de mon ſort ; mais, honteux de ſolliciter de nouveaux bienfaits, j'ai cru devoir lui cacher toute l'horreur de ma poſition.

A peine M. C. eut-il fini cet expoſé, pendant lequel je ne pus m'empêcher de répandre des pleurs, que je le priai d'accepter, d'abord un ſervice ſuffiſant pour les premiers momens, me réſervant de prendre ſur ſon compte les éclairciſſemens que me ſuggérait la prudence. J'écrivis à Paris : j'en reçus les témoignages les plus ſatisfaiſans & les plus honorables. Perſuadé, convaincu que mes bienfaits feraient heureuſement placés, je volai auprès de cette famille infortunée.

Quelle jouiſſance plus pure que celle que j'éprouvais alors ! Quels témoignages de reconnaiſſance me furent prodigués ! L'épouſe de M. C..., ſes enfans, lui-même, embraſſaient mes genoux : malgré que l'infortune eût ſans doute altéré ſes traits, Madame C. . . était néanmoins une femme encore très-intéreſſante : elle allaitait le plus jeune de ſes enfans, qu'elle paraiſſait adorer. Vous lui conſervez la vie, me diſait-elle, en me le donnant à baiſer, vous êtes notre bienfaiteur, notre père, jouiſſez de vos bienfaits; liſez-les ſur nos viſages & dans nos cœurs..... Quelle ſcène plus attendriſſante !

Puſillanimes citadins ! dans vos ſpectacles, vous allez verſer des pleurs ſur des malheurs imaginaires, & vos cœurs ſont enveloppés d'airain à l'aſpect des infortunés qui expirent dans les douleurs & les tourmens, ſous le même toît que vous habitez !

Je fis à M. C**. le don d'une traite de cinq cent louis, payable à R**, & je l'engageai à retourner avec cette ſomme dans ſa patrie; ſomme qui, diſait-il, lui était plus que ſuffiſante pour faire honneur à ſes affaires; il y retourna, & s'y acquitta ponctuellement de ſa promeſſe. Un emploi, plus avantageux que celui qu'il avait quitté, vint ajouter à ſon aiſance; il devint heureux, & ſa proſpérité eſt mon ouvrage.

J'avais oublié près de M. D**., mon nouvel ami à Lausanne, le dessein que j'avais de visiter les endroits isolés, les montagnes couvertes de frimats, & toutes ces belles horreurs qui s'offrent de toute part dans ce pays aux yeux du voyageur; mais M. D**. m'ayant abandonné pour prendre une place de Chirurgien-Major dans le Régiment de P***, je me décidai à suivre mon premier projet.

A quelques lieues de Lausanne est un hameau, appellé Menskoff. Sa situation agreste, la singularité de son site pittoresque, les hautes forêts qui l'ombragent, du côté opposé aux montagnes, tout m'engagea à séjourner, pendant quelque tems, dans cet asyle: je m'informai du maître de la Poste, quelles étaient les mœurs de ses habitans. Nous avons peu de besoin, me dit-il. Nous cultivons la terre qui semble ne répondre qu'à regret aux efforts des laboureurs: nous mangeons un pain grossier détrempé de sueur; mais nous ne sommes point malheureux, ni tourmentés; point de Traitans qui nous rongent; point de luxe qui nous énerve; point de culte qui nous rende intolérans & superstitieux; &, surtout, point d'écrivains périodiques qui soufflent la guerre intestine parmi nous. Aussi vous végétez,

lui répondis-je, car ce n'eſt point exiſter que de n'avoir aucune des jouiſſances, ni des commodités de la vie..... Jouiſſances! Qu'appellez-vous donc jouiſſances, m'interrompit-il à ſon tour? Connaiſſez les nôtres. Venez dans nos chaumières, & voyez-y pulluler des familles vigoureuſes. C'eſt là que vous verrez des mères ſages & laborieuſes; des pères actifs & courageux; des hommes, en un mot, doués de cette mâle intelligence, appanage des ames fortes, de cette intelligence que ne fatiguent pas les petits riens, dont tant d'hommes s'occupent avec importance.

Tant de ſageſſe dans ce ruſtre ſévère me détermina, plus que jamais, à faire quelque ſéjour dans ce pays, avant de paraître dans ces cités pompeuſes où bientôt j'allais voir l'envie s'agiter & me lancer les traits les plus déchirans.

Je priai donc M. A. Deloff (c'eſt le nom de mon hôte) de me chercher une maiſon dans laquelle je puſſe jouir des charmes de la ſolitude; il ferait difficile de vous loger, me dit-il, ſi vous aviez une grande ſuite; mais comme vous n'avez qu'un ſeul domeſtique, je vais faire meubler un petit donjon qui eſt au bout d'un verger qui m'appartient; là, iſolé, vous jouirez du plaiſir d'être avec

vous,

vous, ſi toutefois vous êtes aſſez heureux pour vous y trouver bien. Les meubles ne ſont pas ſomptueux, mais ils ſont commodes. Pendant que l'on va faire ces préparatifs, & auparavant de me lier avec un étranger, dont l'extérieur m'annonce l'honnêteté, il ne vous paraîtra ſans doute point indiſcret de m'informer de lui, quel eſt l'homme envers qui je m'acquitte des devoirs de l'hoſpitalité? --- Votre inquiétude eſt fondée. J'y ſatisferai amplement. Mon nom eſt Joſeph. Je ſuis Alchymiſte, Philoſophe, Peintre, Voyageur. C'eſt trop. --- Eh bien, je ſuis homme. --- C'eſt aſſez.

Après ce court dialogue,mon digne patron me conduiſit au donjon. Voici, me dit-il, en traverſant le verger, voici mes poſſeſſions, qui, jointes à quelques terres que vous verrez demain, forment tout mon revenu. Ce revenu me ſuffit pour vivre honorablement, ma femme, mes filles, mon fils & moi. Juſqu'alors je n'avais vu que ſa femme, créature fort affable, joyeuſe, & groſſièrement polie; mais je n'avais pas vu ſes filles dont j'entendais parler; je m'informai de leur âge. L'une a dix-ſept ans & l'autre quatorze, me répondit-il, elles ſortent peu & ſe cachent lorſqu'il arrive quelques étrangers; mais vous les verrez: toutes les

deux, quoique jeunes, feront bientôt mariées. Je n'ai point contraint leurs goûts. Mon intention feulement était qu'elles fe mariaffent jeunes, afin de s'accoutumer, de bonne heure, aux foins domeftiques : je leur ai indiqué les jeunes hommes avec lefquels je défirais qu'elles fuffent unies : elles y étaient difpofées, autant par la confiance qu'elles ont en moi, que par la foumiffion qu'elles ont toujours montré à mes volontés.

Pendant tout ce difcours, j'éprouvai une forte d'impatience d'entendre traiter auffi leftement d'une union qui doit influer fur le refte de la vie ; mais je ne me mettais point alors à la place de ce bon père. Je ne voyais qu'en homme accoutumé à la liberté, & cette liberté de fe livrer à fes penchans & à fes goûts, n'eft pas toujours un bienfait de la Providence.

Nous arrivâmes enfin à ce donjon, ce n'était point de ces Kiofques élégans, de ces boulingrins délicieux, où le luxe s'étale avec profufion, c'était une petite cahute affez reffemblante, pour la forme, aux glacières d'Italie, & couverte en chaume : elle était fituée fur une montagne, à pic, & entourée d'arbres fruitiers. Une fource faifait jaillir une eau pure, qui coulait, par cent détours, jufques dans la prairie. Voilà, me

dit M. Adeloff en m'introduiſant dans le donjon, voilà mon hermitage : c'eſt là que je ſuis heureux. Puiſſiez-vous, pendant votre ſéjour ici, goûter le même bonheur ! adieu, je vous enverrai chercher dès que le dîner ſera ſervi.

Une natte de jonc très-fine tapiſſait la muraille de la première pièce d'entrée, éclairée des deux côtés ſur la campagne. Une table de bois de chêne, un grand fauteuil gothique, une armoire grillée, contenant entr'autres livres, une Bible Allemande, quelques inſtrumens d'aſtronomie, et des pipes ſur une tablette : voilà ce qui décorait, et ce que contenait cette première pièce.

Dans la ſeconde, tapiſſée d'un cuir jaune, uni, était une peau d'ours, étendue dans un coin, ſur le plancher. Vis-à-vis ce modeſte lit, s'élevait une croiſée conſtruite dans toute la hauteur de la pièce, enſorte que, couché, l'œil plongeait de ce côté, au milieu d'une chaîne de maſſes glacées, dont les rayons du Soleil variaient les formes & l'aſpect à l'infini, & que, de l'autre côté, on découvrait un vallon délicieux, des pâtres, des troupeaux, quelques cabanes, avivaient ce ſite agreſte : on vint me tirer de l'étonnement dans lequel me plongeait l'aſpect impoſant de tout ce qui frappait ma vue,

pour m'avertir que mon hôte et sa famille m'attendaient pour dîner ; je quittai, à regret, mon délicieux observatoire ; j'avouerai cependant qu'un peu de curiosité en tempérant mon chagrin vînt hâter ma marche. Il me restait à voir des beautés d'un autre genre.

On me fit monter dans une salle haute ; là, une table couverte d'une nape jaune, mais très-propre, des vases de buis, des fourchettes de fer aussi brillantes que le plus bel acier d'Angleterre, fut d'abord ce qui s'offrit à mes regards. Ensuite je vis arriver M. Adeloff, Madame sa grosse femme, puis enfin, ses deux filles...... Jamais sous les Cieux je n'ai vu deux créatures aussi parfaitement belles, & dont la démarche & la contenace fussent plus nobles & plus décentes. Je balbutiai un compliment auquel elles répondirent avec modestie. Quelle candeur ! Quelle ingénuité dans les réponses qu'elles me faisaient ! Brunes toutes les deux, quant à la figure, parfaitement ressemblante, elles ne pouvaient être distinguées que par la taille.

Je restai stupéfait en les contemplant, & j'oubliais que nous étions tous réunis pour dîner. Ce repas fut servi par deux domestiques, mari & femme, qui se tenaient debout, devant deux couverts placés au bout de la

table ; je croyais qu'on attendait deux convives ; mais M. Adeloff m'éclaircit ce doute.

Je désire, me dit-il, que la manière avec laquelle je vous traite, ne vous choque pas. Je vous dirai franchement que mes domestiques sont traités comme mes enfants ; ils nous aident, ils font ce que nos forces & nos occupations nous empêchent de faire nous même ; &, afin qu'ils m'honorent, je ne sais point les avilir, & je suis bien servi ; si leur présence vous choquait, je vous plaindrais de cette bisarre fierté, mais nous dînerions seuls . . . . . . Je l'interrompis pour le prier de suivre toujours ses usages, que j'approuvais. La conversation ne fut pas vuide, ni oiseuse. On ne parla ni de spectacles, ni de vauxhall, ni de course, mais on parla agriculture & commerce ; on raconta de vieilles anecdotes de bienfaisance & de bravoure. Chacun parlait à son tour, & les deux charmantes créatures, qui n'avaient point parlé, nous donnèrent des nouvelles de leur vint-quatre ruches à miel, dont elles seules prenoient soin.

Le repas fini, je me retirai, l'esprit occupé de tout ce que j'avais entendu, & je comparais en regagnant mon donjon, les mœurs de ces bonnes gens avec celles de nos citadins énervés : plus ennuyés encore qu'ils ne sont ennuyeux.

Je reſtai quelques jours dans ce pays délicieux ; mais, m'appercevant que j'étais loin d'y trouver la tranquillité & le repos que j'y cherchais, étant conſtamment préoccupé des deux filles de mon reſpectable hôte, je ſentis qu'il fallait enfin m'arracher à ce champêtre aſyle. Par un effet du plus biſarre naturel, après m'être interrogé ſur l'eſpèce de mes ſentimens, je reconnus à n'en pouvoir douter que j'étais vivement épris ; mais je ne puis dire, encore en ce moment, laquelle des deux ſœurs fit la plus grande impreſſion ; la vue de toutes deux, me cauſait le même plaiſir & le même déſordre ; cette incertitude fit diſparaître, peu-à-peu, le plaiſir pour y ſubſtituer bientôt une véritable peine. Ce que j'avais dit à l'une, je me reprochai de ne l'avoir pas dit à l'autre : les égards de celle-ci, me faiſaient regretter qu'ils ne vinſſent pas de celle-là ; cette perplexité continuelle finit par devenir pour moi un ſupplice ſi inſupportable que je me décidai de m'en affranchir en les quittant, & je me diſpoſai à traverſer l'Allemagne.

Un livre de voyage (1) me fit naître l'en-

(1) Ce livre, autant que je puis m'en ſouvenir, eſt intitulé : Anecdotes de l'empire Ruſſe, en une ſuite de lettres écrites de St. Péterſbourg, traduites de l'Anglais. Je n'ai jamais rien lu de plus intéreſſant et de mieux écrit.

vie de voir la Ruſſie, j'avais d'ailleurs des lettres de recommandation, qui, quoique long-tems gardées, n'en devaient pas moins avoir leur effet.

Nos adieux furent courts. Je fus admis à l'honneur d'embraſſer Madame Adeloff & à l'extrême plaiſir d'en faire autant avec ſes charmantes filles. Je pourrais dire que toutes les parties de mon être ſe raſſemblèrent ſous ce toucher délicieux, qui me fit éprouver, très-préciſément, les mêmes ſenſations de l'un & de l'autre côté.

CHAPITRE IV.

Arrivée du Comte de C.... à St Pétersbourg; ſon étonnement à la vue de cette vaſte Capitale; il rend une viſite à Madame la Comteſſe de Novogorodzi, il eſt très-bien reçu de cette femme ſavante; il accepte un logement dans ſon hôtel; mariage de Madame la Comteſſe avec M. le Comte de B....; ce dernier devient jaloux du Comte de C....; ſon entretien avec lui; il oblige le Comte de C.... de changer de domicile; préſent d'un taliſman qu'il reçut de la Comteſſe; il part pour Conſtantinople; ce que c'eſt que ce taliſman.

L'IMPATIENCE que j'avais d'arriver, me fit voyager au travers de l'Allemagne, plutôt en homme occupé qu'en voyageur curieux.

Je ne me ſuis point impoſé la tâche de donner la deſcription de tous les lieux, généralement quelconques, par où j'ai paſſé. Aſſez d'autres ſans moi ont écrit des voyages. On a fait tant de volumes que je ne pourrais rien ajouter à tout ce qui en a été dit : me voici à St. Pétersbourg.

Le froid exceſſif qu'il faiſait, lors de mon arrivée dans cette Capitale, fit ſur mes organes une impreſſion à laquelle, ſans doute, je n'ai pu réſiſter qu'en oppoſant au bouleverſement que je reſſentis, une conſtitution vigoureuſe que les excès n'ont jamais altéré. Ma ſobriété auſtère a toujours été l'antidote dont j'ai conſtamment uſé contre les maladies, comme la tranquillité de ma conſcience a été, & ſera toujours, celui que j'oppoſerai aux traits de l'envie & de la méchanceté des hommes.

Je ne pus voir cette Capitale du vaſte empire des Ruſſes ſans étonnement & ſans admiration. Cet empire, né d'hier, plongé alors dans les ténèbres de la gothicité, du deſpotiſme & de la barbarie ; aujourd'hui s'élève fièrement ſur des frimats glacés, & porte ſous un Ciel d'airain le caractère de la grandeur & de la magnificence.

L'Auguſte Souveraine, dont les vertus honorent aujourd'hui le trône, par ſes tra-

vaux infatigables, ſut rendre cet empire un des plus floriſſans de l'univers; elle fait naître les Arts par la protection ſignalée qu'elle accorde à tous les Artiſtes qu'elle fait venir à grands frais dans ſes Etats; une adminiſtration ſage & prévoyante, des troupes diſciplinées, des édifices s'élevant de toutes parts, atteſtent par-tout ſa grandeur; elle acheva & perfectionna les vaſtes plans que ſes prédéceſſeurs avaient conçus & commencé d'exécuter; &, douée d'une ame active & magnanime, ayant toute l'énergie de notre ſexe ſans en avoir les défauts, elle oſa ſe faire aimer, adorer de ſes ſujets, reſpecter de ſes voiſins, & fit trembler ſes ennemis. Elle était Reine de la Ruſſie; mais elle voulut l'être des domaines envahis & dévaſtés par des hordes diverſes; elle le voulut & elle le devint.

Bientôt Pétersbourg rivale de Londres & de Paris, vit fleurir dans ſon ſein les ſciences & les arts. Pénétrée de cette maxime du Cardinal politique: que, dans une monarchie, il ne faut qu'un ſeul maître, comme il n'y a qu'un Soleil pour le monde, Catherine remit à leur place tous les petits tyrans, qui, avec leurs ſerfs & leurs eſclaves réunis, ſavaient ſe ſouſtraire ou s'oppoſer à la puiſſance législatrice.

Elle civilisa ses sujets ; mais les mœurs européennes n'ont pu énerver encore ces hommes vigoureusement constitués. Elle voulut bannir cette barbarie, appanage ordinaire des nations dans leur enfance ; mais elle prétendit qu'ils conservassent cette âpreté de mœurs qui caractérisent les ames fortes. Elle savait que des hommes énervés par les plaisirs étaient incapables de faire naître la splendeur dans un Etat ; & elle employa les arts à l'adoucissement de cette grossière rudesse qu'enfante dans les climats du nord l'inclémence des saisons.

J'avais des lettres de recommandation pour la Comtesse de Novogorodzi, quoique je n'en eusse pas besoin, puisque je me conforme aux loix des empires que je parcours, que par-tout ma conduite est irréprochable & que je me suffis à moi-même. Le lendemain de mon arrivée à St. Pétersbourg j'allai lui offrir mes respects ; il ne fallut rien moins que la force des recommandations dont j'étais muni, pour pouvoir pénétrer jusqu'à elle. Depuis long-tems elle s'était livrée à la retraite qu'elle avait toujours aimée.

J'eus le bonheur de lui être agréable ; et après m'avoir honoré plusieurs fois de son entretien, elle m'offrit un logement dans son hôtel.

La Comteſſe était une femme du plus rare mérite, qui joignait aux vertus & aux qualités du cœur, l'eſprit le plus orné & le plus pénétrant ; elle entendait parfaitement le Chaldéen & le Syriaque, mes deux langues favorites, & cultivait avec ſuccès l'aſtronomie, l'aſtrologie judiciaire & la chymie.

Comme ces connaiſſances étaient de mon goût, j'engageai la Comteſſe à les fortifier par l'étude, & je propoſai de l'aider dans ſes recherches ; elle avait fait conſtruire une tour abſolument ſemblable à celle que j'ai vue depuis à Paris à l'hôtel de Soiſſons ; & là, nous allions ſeuls, elle & moi, étudier le cours des aſtres.

Je ne dois point donner ici des détails des obſervations que nous fîmes ; je me propoſe de le faire en ſon tems. Un ouvrage qui intéreſſe l'univers entier demande de longues réflexions. J'ai aidé, ſoulagé les hommes, & je ne veux pas les conduire dans les ſentiers de l'erreur ; c'eſt pourquoi ce chapitre n'aura pas toute l'extenſion que j'aurais pu lui donner, la matière étant trop ſérieuſe pour ne pas mériter toute mon attention.

Partageant ma vie entre l'étude & la méditation, interrogeant la nature, ſatisfait des réſultats que je retirais de cette étude,

puiſque je n'avais en vue que le ſoulagement & le bonheur de l'humanité, j'aurais peut-être fixé ma réſidence & terminé mes jours dans un état, où, depuis quelque tems, j'étais parfaitement heureux ; mais le Ciel en avait décidé autrement.

La Comteſſe, encore dans l'âge où les paſſions ſe font entendre avec force, avait très-indiſcrètement fait le vœu de ne donner jamais de ſucceſſeur à ſon époux dont elle avait long-tems déploré la perte. Son eſprit, ſes vaſtes connaiſſances, ſes grands biens, & plus encore la retraite dans laquelle elle vivait, tout inſpira la curioſité du Comte de B., fils du fameux Général C.... il n'ignorait pas qu'elle était d'un difficile accès ; auſſi employa-t-il divers expédiens dont l'un lui réuſſit. Il lui écrivit qu'arrivant de longs voyages il avait appris à ſon retour la perte qu'elle avait faite ; que ſon père, qu'il accompagnait en Eſpagne, & qui y était mort, lui avait confié des papiers d'importance qui avaient été dépoſés entre ſes mains par le Comte de H... ſon mari, & qu'étant porteur de ce même dépot, il ne pouvait le confier qu'à elle ſeule. Cette lettre opéra l'effet qu'il attendait, & elle l'invita à ſe préſenter chez elle.

Le Comte de B... était peut-être le Seigneur

de la Cour le plus galant & le plus aimable. Ses voyages en Eſpagne & en France n'avaient pas peu contribué à faire de lui le cavalier le plus accompli ; auſſi la Comteſſe ne put-elle pas le voir long-temps avec indifférence. En un mot, elle conſentit à l'épouſer ; elle m'apprit ſes intentions avec une ſorte d'embarras, ce n'était plus cette femme, qui,

„ Des tranquilles hauteurs de la ſphère des Sages
Oſoit jetter toujours des yeux indifférens
Sur cette mer terrible et féconde en naufrages,
Où tant de paſſions, impétueux courans,
Emportent les mortels à l'aventure, errans
Au travers des écueils et parmi les orages. "

C'était, ſelon le vœu de la nature, une femme dont le cœur connut l'amour, & abandonna une vaine philoſophie qui n'occupait que ſon eſprit ſans effleurer ſon ame.

J'approuvai dans tous les points ſes projets & ſa conduite. J'ignorais qu'ils duſſent me cauſer un jour autant de chagrins.

C'eſt là le moment d'inſtruire le lecteur de l'aventure qui m'eſt arrivé en Pruſſe ; aventure que le très-honnête R..... du C.... de l'E... a bien voulu faire regarder comme une ſuite de mes aſtuces en Allemagne & dans le Nord.

A peine le Comte de B... eut-il épouſé la Comteſſe, qu'il lui fit ſentir que ma préſence

ne lui était rien moins qu'agréable. Mon âge, ma réputation, ma manière d'être & de vivre, tout, difait-il, devait empêcher la fréquence de nos entretiens. A peine me fus-je apperçu de la froideur qui fe répandait fur tous les vifages, que chagrin, humilié, je pris le parti de me retirer d'une maifon où je paraiffais être mal à ma place. J'en écrivis quelque chofe à la Comteffe, avec qui je n'avais plus l'occafion de me trouver feul, en la priant de m'accorder une heure d'entretien pendant lequel je defirais prendre congé d'elle. Cet entretien me fut accordé ; je lui repréfentai que le défintéreffement de ma conduite eût mérité une autre réciprocité d'égards, que je n'avais accepté fa maifon qu'après les vives inftances qu'elle m'avait faites d'y refter ; & je la fuppliai d'accepter un très-gros diamant ; réfultat de mes travaux chymiques, qui de très-petit qu'il était, quoiqu'en plaifante le très-agréable folliculaire, était devenu du plus grand prix ; elle l'accepta & me donna en échange un talifman qu'elle avait fait, & qui, dit-elle, en fouriant, pourrait me devenir néceffaire. Elle exigea que je lui juraffe fur ce qu'il y avait de plus facré au monde, que, telle chofe qu'il renfermât, je remplirais exactement toutes les formalités qu'il indiquerait. Par

complaiſance je lui fis ce ſerment, n'attachant nulle importance à affirmer ce qu'elle deſirait; nous nous ſéparâmes, non ſans émotion & ſans répandre même des pleurs.

Le Comte qui faiſait épier toutes les démarches de ſa nouvelle épouſe, ne manqua pas d'être inſtruit que nous avions eu un entretien qui avait duré près de cinq quarts d'heure; peut-être même avait-on ajouté quelques détails à ce récit; quoi qu'il en ſoit, le lendemain, je reçus à mon lever, un billet du Comte que m'apporta un de ſes heyducs; il était conçu en ces termes:

« Votre préſence, Monſieur, malgré tout le reſpect que je porte à vos éminentes qualités, eſt, je le préſume, fort peu néceſſaire ici; vous euſſiez dû vous appercevoir qu'elle y était plus qu'inutile. Je vous prie très-ſérieuſement de profiter de mon avis ». *Signé* le Comte de B....

Je répondis ſur le champ.

» Je ſais apprécier les avis qui me ſont donnés: le vôtre, Monſieur, ne ſera pas ſuivi d'un ſecond. » *Signé* le Comte de Cag......

J'ordonnai ſur le champ à mon domeſtique de faire nos préparatifs pour partir, & tandis qu'il y travaillait, j'allai moi-même ajouter à la réponſe du billet laconique que j'avais

envoyé. Sitôt que le Comte m'apperçut il se leva furieux, & demanda avec l'air le plus courroucé ce que je venais faire chez lui. Ce que j'y viens faire, lui dis-je, je viens m'expliquer avec vous. --- Non, Monsieur, je n'ai rien à démêler avec un homme que je ne connais pas, ni ne veux connaître. --- Si vous connaissiez cet homme vous sauriez le respecter. --- Respecter, respecter ! Quels sont vos titres à ma considération ? Mes titres au respect que vous me devez, ce sont les services que j'ai rendus à la Comtesse ; mes titres, sont l'honneur que vous outragez ; mes titres, sont ma qualité d'étranger & la démarche que je fais pour descendre à une explication. Au surplus, Comte, je suis un homme dans toute la force du terme, cet homme est plein d'honneur ; le sang qui coule dans mes veines est aussi noble que le vôtre, & il ne tient qu'à vous de l'éprouver. Nous allions descendre ensemble dans son parc, lorsque la Comtesse entra. Soit un pressentiment, soit qu'elle eût été avertie de la scène qui se passait, elle se présenta assez à tems pour nous empêcher de nous venger de nos torts réciproques, & je fus obligé de partir sans vengeance, & en maudissant ma malheureuse étoile. Je dirigeai ma route vers la Turquie. Le Comte qui dans ce pays,

avait des amis puiſſans, avait écrit ſur le champ une lettre rien moins que fidèle ſur la ſcène qui s'était paſſée entre nous, lettre dans laquelle il me déſigna aſſez pour être reconnu. Je dévorai ce nouveau chagrin en faiſant les réflexions les plus triſtes ſur la conduite des grands, & ſur l'injuſtice de leurs procédés. Néanmoins je ſentis renaître mon courage. La philoſophie vint me tirer de cette profonde triſteſſe; ma conſcience tranquille ne me faiſait jamais entendre de remords, & m'occupant des moyens d'être utile à tous les humains, j'oubliai promptement les chagrins dont quelques-uns d'eux s'étaient rendus coupables envers moi.

Plein de ces conſolantes idées, je dirigeai mes pas du côté de Conſtantinople. Voyons, me diſais-je, un nouveau peuple & de nouvelles contrées; leur différence totale de celles que je quitte, doit néceſſairement en apporter une dans les circonſtances qui vont naître.

Il me reſte à parler de ce taliſman que m'avait donné la Comteſſe de N. dans notre dernier entretien: c'était une eſpèce de ſouvenir, long de ſept pouces, ſur trois de large, gravée de nombres cabaliſtiques. Elle m'avait enjoint de ne le rompre que lorſque je ſerais hors de la Ruſſie. A dire vrai, je l'avais

oublié, & ce ne fut que le hasard qui le remit sous mes mains. Je l'ouvris, & quelle fut ma surprise quand je vis qu'il contenait le don de 20,000 Roubles, payables à N.. J'avais donné ma parole solemnelle d'exécuter fidèlement les formalités que ce talisman me prescrirait, & la Comtesse y avait inséré un billet qui m'ordonnait de toucher cette somme, & de ne l'employer qu'à l'accroissement de ma fortune. Cette marque d'amitié me fit hésiter long-tems à lui obéir, & sans une circonstance pressante, je doute que ma délicatesse m'eût jamais permis d'en faire usage.



CHAPITRE V.

Idée de Constantinople & de ses habitans ; le Comte de C.... en arrivant dans cette Capitale y trouve la peste ; secours généreux qu'il procure aux pauvres qui en sont attaqués ; ses heureux succès lui acquièrent une réputation qui s'étend jusques chez les Grands de cet Empire ; le Visir Ibrahim l'engage à voir sa fille extrêmement malade ; son entretien avec Zeleïde dont il découvre la maladie ; il a le bonheur de lui rendre la santé ; reconnaissance de Zeleïde & d'Ibrahim qui présente le Comte de C.... au Grand Seigneur ; présens qu'il en reçut ; il quitte Constantinople pour aller en Egypte ; il arrive à Alexandrie.

J'ARRIVAI dans la Capitale de l'Empire Ottoman, accompagné seulement de mon fidèle Marcel.

La population immense de cette grande ville, la magnificence des mosquées et des rues, la quantité prodigieuse des négocians, Grecs, Arméniens, Juifs, Arabes, donnent à cette Cité l'aspect le plus imposant ; partout on voit briller dans son enceinte le luxe le plus recherché, qui s'y déploye sous toutes les formes ; mais, à côté de cette somptuosité, on voit, peut-être plus qu'ailleurs, les suites ordinaires d'un luxe effréné, la

misère. Tous les visages sont empreints de cette espèce de servitude & d'abaissement dans lesquels les Turcs languissent dans chacun de leur ordre.

Le despotisme absolu du Grand-Seigneur, découlant du trône, se subdivise entre tous les membres qui partagent son autorité. Il vient étendre sur le peuple ses funestes effets; il l'abaisse, le dégrade, & c'est de cet abaissement honteux que rejaillit la gloire du chef!

L'homme, avili par ses maîtres, rampe sans énergie, sans force & sans courage; aussi les Turcs, pour la plûpart, sont-ils plongés dans l'ignorance la plus absolue.

Les Juifs y font un commerce considérable, et là, comme dans toutes les villes de l'Europe, il faut se défier de leur bonne foi; la plûpart sont médecins et commerçans, deux moyens puissans d'augmenter & d'amasser des richesses immenses, surtout dans un pays où le luxe abonde, & où l'atmosphère est constamment chargé de vapeurs putrides & infectes.

A peine fus-je arrivé que la peste redoubla ses ravages, car on pourrait dire que le climat alimente ce fléau continuel, et que l'air, qui en est surchargé, le répand de distance en distance, & le propage à des époques plus ou moins éloignées.

Je ne pus résister à la douleur de voir tomber à mes côtés des milliers de victimes de ce fléau périodique. Je prodiguai mes soins, & bientôt je fus regardé comme un Dieu tutélaire. Aucun des malades à qui je les administrai ne succomba. A peine me donnais-je le temps de prendre un peu de sommeil ; eh ! pouvais-je goûter les douceurs du repos, lorsque des hommes, lorsque mes frères expiraient dans les tourmens les plus affreux? J'avais fait transporter plusieurs malades dans ma maison ; chacun d'eux se demandait, quel est ce généreux étranger qui affronte ainsi les horreurs du trépas, pour soulager ses semblables ? J'étais béni, et mon cœur était content.

Bientôt ma réputation s'étendit des cabanes du pauvre dans les palais des Grands. Le Visir Ibrahim me pria de me transporter chez lui, pour me consulter sur la maladie d'une de ses filles : il était à la campagne, distante de Constantinople de quelques milles. J'eus beaucoup de peine à me déterminer à quitter le grand nombre de malheureux, à qui ma présence était nécessaire, pour aller donner mes soins à une seule créature, que le hasard avait fait naître fille d'un Grand. Les instances multipliées qui me furent faites, me déterminèrent cependant, & je partis,

après toutes fois, avoir donné à mon domestique, dont l'intelligence m'était reconnue, des renseignemens nécessaires, pour pouvoir me remplacer auprès de mes malades pendant mon absence.

Je fus reçu par le Grand Visir, avec les démonstrations de la joie la plus vive, &, se débarrassant du cérémonial oriental, il m'introduisit soudain dans l'appartement de ses femmes.

En traversant cette superbe demeure, quoique ne considérant que très-superficiellement la magnificence qui la décorait, je ne pus m'empêcher d'éprouver une forte d'admiration, mêlée de chagrin. Toutes les femmes qui se rencontraient sur mon passage, étaient toutes voilées. Le voile est une injure à la beauté, comme il est une faveur pour la laideur; mais le sexe en Asie n'a nul besoin de ces secours, & ces voiles importuns me chagrinaient, d'autant plus que, dans ce magnifique asyle, on éprouvait par-tout des sensations voluptueuses. L'air était embaumé des vapeurs les plus odorantes; je respirais avec elles le besoin du plaisir & de la volupté. Ces effets confus que j'éprouvais avec force, sont pour les Orientaux des effets nuls; mais moi sortant des montagnes glacées du Nord, respirant à Constantinople

les vapeurs les plus infectes, luttant sans cesse contre les horreurs de la peste, je devais & je pouvais éprouver un plaisir inconnu à tout autre.

J'arrivai au lit de la belle malade. Il était entouré de médecins Arabes & Juifs qui m'attendaient pour ouvrir leur consultation. Je dis au Visir, à qui je parlai Chaldéen, que je ne consulterais point avec ces Docteurs, dont les regards avides & envieux me dévoraient tout entier, & que je voulais être seul, absolument seul avec sa fille.

Quoique les bienséances Turques, me répondit Ibrahim, s'opposent à cette innovation, j'aime trop ma fille pour ne pas le permettre puisque vous l'exigez, & il ordonna à tous ces scientifiques personnages de se retirer. La fureur était allumée dans leurs yeux, mais je la redoutais peu, & Ibrahim m'ayant quitté lui-même, je restai seul avec Zéléide.

De tout ce que j'avais appris de la maladie de cette jeune Princesse, j'avais tiré de ces signes commémoratifs des inductions possibles, & que l'événement justifia : elle était attaquée d'une fièvre lente & continue qui la détruisait en détail ; je m'étais déjà formé, dans cette seule hypothèse, un plan de questions préparatoires.

J'étais affis fur des carreaux, près du lit de Zéléide, &c, à peine avait-elle jetté les yeux fur moi, lorfque tous les médecins l'entouraient : elle interrompit ce filence, & d'une voix à demi-éteinte, m'adreffa ces paroles :

» Qui que vous foyez, ne venez point troubler les derniers inftans d'une vie, que je defire dépofer bientôt dans le fein de l'Eternel : en vain on veut retenir cette exiftence qui s'enfuit. Mahomet m'appelle dans fa gloire ; fans doute s'il me laiffe encore fur la terre, c'eft pour me purifier par les douleurs; il faut un cœur pur, &c...... le mien eft déchiré !..... Ici les pleurs entrecoupèrent fa voix. Je ne viens point, lui dis-je, troubler vos derniers momens ; je viens pleurer avec vous, Zéléide, daignez m'entendre ! Regardez-moi, non comme le tourment de vos derniers momens, mais comme un confolateur qui doit être le dépofitaire de vos fecrets : vous ne devez pas les emporter au tombeau. Il eft affreux dans cet inftant terrible & fuprême, de n'avoir point à épancher fes douleurs dans le fein de l'amitié. Je veux être votre ami, Zéléide, j'ofe croire en être digne, perfonne ne nous écoute : je l'ai ainfi ordonné, parce que j'ai penfé que vous vous rendriez à mes inftances.

tances. J'ai lu dans ce cœur que vous croyez impénétrable à mes yeux, & je viens au nom de l'Eternel, vous ordonner de vivre !......

Ces dernières paroles, fortement accentuées, la chaleur de mes expressions, tout, dans ce moment, me donna le ton imposant & persuasif qui m'était nécessaire pour obtenir un ascendant suffisant sur l'esprit de ma malade, & Zéléïde, étonnée, émue, n'osa contempler mes traits, sans doute prononcés avec énergie. Je lui parus un être extraordinaire. La foiblesse de ses organes ajouta à cette circonstance décisive, & elle me répondit avec une sorte de vivacité respectueuse : » Envoyé de Mahomet, car tu n'es sans doute pas un homme, sois mon guide & mon protecteur vers l'Eternité ! Ah ! si tu étais un homme, tu serais mon ami. Ne connais-tu pas mes ennuis, mes chagrins ?... Tu ne ressembles pas au tiran de ma vie. Eh bien ! il était beau comme toi. Je le serrais contre mon cœur, le sien repoussa les palpitations du mien. Ce qui causait son émotion n'était pas la noble passion que j'éprouvais. Pourquoi la lâcheté & la bassesse souillent-elles l'humanité ? Pourquoi la laideur n'est-elle pas le partage du méchant ? Méchant ! lui ! oh ciel ! qu'il m'en coûte pour

le haïr. Vois-tu cette fenêtre, c'eſt là que je le contemplais, un ſoir ! Oh non, il était jour, car il faiſait toujours luire le plus beau jour auprès de moi. Eh bien par cette fenêtre, je le voyais faire couler ſon ſang pour me prouver qu'il ſerait mon ami. Non, je n'aimais point cet uſage barbare ! il n'en avait pas beſoin ! Ici une pauſe douloureuſe m'atteſta qu'elle avait avalée du poiſon : elle me le confirma bientôt par ces paroles.

Il était las de mes baiſers. --- Ils étaient pourtant plus ardents que les ſiens qui me ſouillèrent aux yeux de l'Eternel & de ma conſcience. --- Mais je ne dois pas reſter ſur la terre, parce qu'il eſt ſur la terre. Une barrière éternelle doit ſéparer le bon du méchant. Tiens, porte ta main ſur mes flancs, ſens-tu le feu qui les conſume ? C'eſt ce feu qui me purifie : la mort circule dans mes veines. --- Non, ce n'eſt pas la mort, c'eſt le bonheur.... Oui, mon bonheur, c'eſt de ne plus être.....

Cette longue déraiſon fut cauſe d'un évanouiſſement dont la longueur commençait à m'effrayer, lorſque je m'aviſai de lui faire avaler quelques gouttes d'un élixir dont le Marquis de R... m'avait donné la recette, & que j'avais perfectionné : elle paſſa de cette léthargie momentanée à un ſommeil tranquille & profond, &, en plaignant cette

malheureuſe victime de l'amour, qui me paraiſſait avoir été trahie, je me retirai malgré les inſtances du Viſir, qui voulait que je reſtaſſe, en lui promettant de revenir le lendemain.

Après avoir paſſé la nuit à Conſtantinople, je revins comme je l'avais promis. Zéléïde avait dormi d'un ſommeil profond, & ſon réveil avait rempli le Viſir d'étonnement, d'admiration & de crainte. Elle étendait ſes bras & ne prononçait que ces mots entrecoupés: où eſt-il, mon Dieu tutélaire? --- Pourquoi diſparait-il au moment où je le cherche? Ange de lumière?..... Enfin tout ce qu'une imagination Aſiatique & ardente peut enfanter, Zéléïde le prononçait.

Lorſqu'elle eût entendu ma voix, elle s'agita au point que ſes femmes ne pouvaient modérer ſes élans. Je voulais la mort, s'écria-t-elle en me voyant, & vous rappellez mon exiſtence, ſera-ce pour mon bonheur? Je la priai de modérer une efferveſcence qui pouvait lui devenir nuiſible, j'étais bien aiſe de l'entendre parler, s'il était poſſible, avec un peu plus de raiſon que la veille. Je fis entendre à Ibrahim qu'il était indiſpenſable que nous reſtaſſions encore ſeuls; & avec un peu plus de difficulté que la veille, il y conſentit, & ſe retira.

Eh bien ! lui dis-je, belle Zéléïde, vous plaindrez-vous de mes bons offices ? les regarderez-vous comme le tourment des derniers momens d'une exiſtence que vous voulez terminer ? L'amour.... Arrêtez, m'interrompit-elle, & ne me parlez point de *lui*. Son ſouvenir me déchire, me dégrade, m'anéantit. Le tems ſeul pourra apporter quelque ſoulagement aux maux qu'il me cauſe. Si le calme renaît un peu dans mes ſens, longtems égarés, bouleverſés, dites-moi, généreux étranger, quelle reconnaiſſance pourra équivaloir vos bons ſervices ?

La ſeule que je deſire, lui dis-je, c'eſt de travailler à rétablir le calme parfait de votre ame, par l'aveu de cette paſſion fatale, qui pèſe ſur votre cœur : voilà le prix que je mets à mes ſervices. Si c'eſt exiger plus qu'ils ne valent, ſongez du moins que votre confiance eſt méritée ; l'ami des hommes ſait garder un ſecret.

Le grand moyen de guérir les maladies du corps, c'eſt de s'emparer de la confiance du malade, c'eſt d'employer toutes les reſſources de ſon eſprit pour obtenir ſur celui de ſon malade, l'aſcendant néceſſaire à ſa guériſon. Les maux ſont renforcés, agravés par l'imagination. C'eſt cette imagination qu'il faut dompter pour la guérir, &, dès-lors qu'on y eſt ſuffiſamment par-

venu, il eſt indubitable que la cure eſt au moins à moitié.

Je l'avais cet aſcendant ſur Zéléïde, & elle me fit la longue énumération (de tems à autre entrecoupée par des accès de délire) des maux de ſon tendre cœur. --- Un Eſpagnol avait arboré le turban pour lui plaire. Aimable ſéducteur, il avait gagné l'amitié d'Ibrahim, auprès duquel il occupait un poſte éminent. Sous les apparences d'une vie retenue & auſtère, il avait extorqué ſa confiance illimitée; &, malgré les obſtacles preſqu'inſurmontables, il était néanmoins parvenu, à force de ſoins et d'argent, à mettre des eſclaves dans ſes intérêts, &, par ce moyen, de jouir du plaiſir de voir ſouvent Zéléïde. Inconſtant et perfide, après l'avoir ſéduite & deshonorée, il mit le comble à ſes crimes en abuſant aſſez de la confiance de ſon illuſtre patron, pour lui voler une grande quantité de pierreries, & retourner avec ſes richeſſes dans ſa Patrie, où il rentra dans le ſein d'une religion qu'il avait abjurée.

Les pleurs de la honte coulaient, pendant ce récit, ſur les joues de Zéléïde. Jugez, continua-t-elle, de l'excès de ma douleur, en apprenant cette infâme conduite !

Votre cœur, quoique tendre, eſt trop vertueux, lui dis-je, belle Zéléïde, pour

qu'il puiſſe conſerver le ſouvenir d'une paſſion qui le dégrade & flétrirait votre vie. Je garderai votre ſecret : j'oublierai même qu'un pareil monſtre ait pû exiſter. Calmez-vous, rappellez la vertu dans un cœur fait pour la connaître & l'aimer. Avant de vous quitter, je vais vous donner encore quelques gouttes d'un breuvage bienfaiſant, qui ne pourra qu'achever le bien-être que vous éprouvez depuis hier : j'approchai de ſon lit, d'où elle ſortit une main d'une blancheur éblouiſſante, qu'elle me tendit avec l'expreſſion du ſentiment. J'eus de la peine à m'interdire le plaiſir que j'éprouvais à fixer ſes yeux qui cherchaient les miens avec inquiétude ; je ſentis que j'adorais Zéléïde, & je crus entrevoir qu'elle oublierait un infidèle.

Toutes ces réflexions me cauſèrent aſſez de diſtraction pour que Zéléïde s'en apperçut : qu'avez-vous donc, me dit-elle, généreux étranger ? vous paraiſſez ſouffrir ? Non, Madame, non, mon ame ne confond point le plaiſir avec la douleur ; mais je ſens que je ne dois pas reſter ici plus long-tems. Vous n'avez plus beſoin de mes ſervices : je regarde votre guériſon comme très-aſſurée, ſi vous voulez ſuivre le régime auquel je prétends aſtreindre votre moral & votre phyſique. Je retourne à Conſtantinople, d'où j'eſpère

partir bientôt pour l'Egypte, & je jouirai du bonheur de vous voir avant mon départ, si vous daignez me le permettre. Pendant ce discours, Zéléïde paraissait plongée dans des réflexions profondes : je m'arrachai à ces lieux où je respirais l'amour, & j'allai retrouver le Visir à qui je fis une fausse confidence sur la maladie de sa fille, qui, lui disais-je, par une pudeur pardonnable à sa délicatesse, avait craint de faire des aveux que j'avais sû obtenir; qu'en suivant le régime que je lui avais laissé par écrit, j'étais sûr de sa guérison, & que je partais avec la douce satisfaction d'avoir pû lui prouver ma bonne volonté & mon plaisir à être utile.

. Vous ne partirez point ainsi, me dit-il, sans être présenté au Grand-Seigneur qui désire vous voir. Je vous prie, ajouta-t-il, en tirant de dessous sa robe une boîte, enrichie de brillans, d'accepter cette faible marque de ma reconnaissance; j'espère vous en donner des preuves plus dignes de vous: il appella aussitôt un esclave, & il me dit: voilà un esclave fidèle & intelligent, qui connaît toute l'Egypte, & qui vous y servira de guide. Il est en outre porteur des sommes & des recommandations suffisantes pour tel long voyage que vous y fassiez.

J'accepte votre esclave, lui dis-je, pour

vos richesses je n'en ai pas besoin : je n'accepte rien, absolument rien. Laissez-moi jouir du prix de mes services par le plaisir que j'ai eu à vous les rendre. Quoi! s'écria Ibrahim, vous refusez cette boîte, qui renferme le portrait de Zéléïde, & qu'elle me charge de vous donner! ... Je ne pus résister à la nouvelle marque d'intérêt que cette tendre Princesse daignait m'accorder, & j'en acceptai cet honorable témoignage que j'ai toujours conservé avec un soin respectueux.

Nous partîmes ensuite, Ibrahim & moi, avec toute sa suite, pour Constantinople, où, à peine fûmes nous arrivés, qu'il me présenta à Sa Hautesse. Je sortis de l'entretien qu'elle daigna m'accorder, comblé de ses bontés & des démonstrations de sa bienveillance : elle ordonna qu'on me portât des fourrures & un poignard, enrichi de pierreries, que je trouvai en rentrant chez moi.

Je restai quelques jours à Constantinople où la peste avait cessé ses ravages, &, après avoir fait tous mes préparatifs de départ, j'allai prendre congé de Zéléïde & du Visir. Ce dernier entretien fut douloureux pour moi. Je tairai ici ce que Zéléïde avait fait pour me retenir en Asie ; ces détails sont étrangers : mais je dirai seulement, que je fus obligé de fuir avec précipitation, un

pays dont je ne pouvais plus être tranquille habitant, & dont mon honneur & mes principes m'interdisaient le séjour.

Je répandis, avant de partir, quelques bourses de sequins dans les maisons des indigens que j'avais rendu à la vie, & une caravanne se disposant à se mettre en marche pour Alexandrie & le Caire, je fis mes adieux à Constantinople, emmenant avec moi Marcel & Mérode (ce dernier était l'esclave dont Ibrahim m'avait fait le don).

Tous ceux qui composaient cette caravanne, me traitèrent avec beaucoup de considération & d'égards. Nous marchions à petites journées, moi, encourageant & soulageant les voyageurs par mes discours, & eux, m'écoutant avec une vénération dont leur opinion seule faisait les frais. Nous n'eûmes aucun événement remarquable sur notre route. Notre bonne contenance & notre grand nombre intimidaient les pelotons d'Arabes qui voltigeaient autour de nous.

Après quarante-cinq jours de marche, nous arrivâmes à Alexandrie ; c'est là que commence un nouvel ordre de choses, & c'est là où Mérode m'apprit tout ce que l'on verra détaillé aussi dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VI.

Réflexion du Comte de C... en parcourant les débris et les ruines des plus beaux monumens qui ayent jamais existé dans une des plus belles villes du monde ; Mérode l'introduit chez un savant Hollandois, fameux négociant ; sa surprise à la lecture d'une lettre de Zéléïde que lui remet Mérode ; dessein qu'il forme avec M. Van-Derberg de visiter les fameuses ruines de Palmyre, ce qu'ils y observent de curieux ; ils voyagent jusques aux pyramides d'Egypte, dont ils avoient le plan de leur intérieur ; ils projettent de pénétrer dans la plus grande ; leur étonnement après avoir parcouru une grande partie de l'intérieur, d'y trouver un marbre incrusté de plusieurs figures hiéroglyphiques ; ces inscriptions leur servent de lumière ; ils en dévinent le sens, et pénétrent plus avant dans la pyramide ; ce qu'ils y virent de merveilleux ; le Comte de C... ne retrouve plus M. Van-Derberg, ses amis Mérode et Marcel ; son embarras en se trouvant dans un lieu de ténèbres et rempli d'eau ; comment il s'en retire ; sa joie en appercevant la lumière ; il aborde dans une isle inconnue ; ses aventures dans cette isle ; il s'y marie ; ce qui l'oblige d'en sortir ; réflexions sur la possibilité d'une peuplade souterraine.

En entrant dans Alexandrie, cette ville

autrefois si fameuse, qui n'offre plus aujourd'hui que les débris d'une antique splendeur, je fis les réflexions les plus amères sur les vicissitudes humaines. Partout dans son enceinte, le tems exerça ses ravages; partout sa main destructrice a gravé son pouvoir. La voilà donc, me disais-je, cette Egypte, cette mère de toutes les antiquités historiques! ce berceau magnifique des sciences et des arts! Elle qui, pendant des siècles, se suffisant à elle même, restait fièrement isolée du reste de la terre! La voilà victime des découvertes que la navigation enfanta! Après avoir long-temps négligé la Méditerranée dans la crainte de communiquer avec aucun peuple, les indiscrets Egyptiens tournèrent leurs voiles vers la mer des Indes, vrai canal des richesses et des maux qui les suivent.

Je te salue, ô ville jadis si fameuse! honorée du nom du plus grand des conquérans! qu'es-tu devenue, toi qui fus jadis, dans ces vastes contrées, le siège de son Empire? Cette Alexandrie, magnifique entrepôt des richesses de l'Inde, pour l'arrivée desquelles Ptolémée fit construire à grands frais le port

de Bérénice, offre à peine aujourd'hui quelques vestiges de sa première et superbe enceinte, à peine en découvre-t-on du canal qui partait d'un des bras du Nil pour aller se décharger dans le Golfe Arabique. Ce canal, qui avait cinquante lieues de longueur, vingt-cinq toises de largeur, et la profondeur dont pouvaient avoir besoin les bâtimens destinés à le parcourir, a totalement disparu.

Mérode qui déjà avait parcouru ces vastes contrées avec un neveu du Visir Ibrahim, me conduisit chez un négociant Hollandais, nommé Van-Derberg, qui, depuis quelques années avait fixé sa demeure à Alexandrie. Après avoir passé les premières années de sa vie dans le commerce et les voyages, il restait en Egypte seulement pour s'instruire et s'assurer de l'état de l'ancienne Egypte par ses monumens, connaissance dont l'histoire ne nous a donné que des notions fort imparfaites.

Je me présentai chez lui avec mes lettres de recommandation. Le respectable Hollandais m'offrit tout ce qui pouvait m'être commode et agréable. Après avoir servi

ſon pays par des négociations heureuſes ; ſon deſſein était de l'enrichir par des découvertes ſcientifiques. Interrogeons enſemble la nature, me dit-il, les élémens, le ciel, le tems ! . . . .

Je reconnus à ce langage de combien de grandes choſes ce Hollandais était occupé, et je m'eſtimai heureux de le trouver dans des diſpoſitions auſſi favorables à mes inclinations.

J'employai quelques jours à me remettre des fatigues de mon voyage, pendant leſquels je ne vis point du tout mon hôte, que j'avais prié de me laiſſer jouir de moi-même pendant cet eſpace de tems. Le commerce des hommes eſt ſans doute néceſſaire à l'homme civiliſé, mais malheur à celui qui ne peut jouir avec plaiſir de cette contemplation qui aggrandit l'ame et la place au deſſus de ce point où nous rampons, accablés de miſères !

Quelques jours après mon arrivée, Mérode me remit une lettre que lui avait confiée, avant mon départ, la fille du Viſir Ibrahim, avec ordre exprès de ne me la remettre que lorſque je ſerais arrivé en Egypte Cette

malheureuse femme m'y faisait, dans les termes les plus expressifs et les plus tendres, l'aveu de la passion que j'avais fait naître dans son cœur.

„ Ame de ma vie, m'écrivait-elle, toi
„ qui me fais chérir l'existence, pourquoi le
„ miel qui découle de tes lèvres, est-il des-
„ cendu dans mon cœur? Cette existence
„ que tu me conserves, me deviendra odieuse.
„ O mon Dieu tutélaire ! je suis ton esclave,
„ ordonne. . . . . Quels feux me dévorent,
„ lorsque je pense à toi ! sans doute c'est
„ Mahomet qui t'envoya sur la terre ! Non
„ tu n'es pas un homme, tu n'en eus jamais
„ l'image terrestre. Ange de lumière, pour-
„ quoi vas-tu disparaître ? dédaignes-tu
„ l'hommage d'une mortelle? Mais, je le
„ sens, l'aveu de ma honteuse erreur t'écarte
„ de moi : tu vas me fuir, comme l'ange du
„ Seigneur évite l'horrible approche de l'ange
„ des ténèbres ! . . . . . Eh bien, au moment,
„ où, dans les bras d'une autre, tu goûteras
„ peut-être un bonheur plus vif et plus pur
„ que celui que ton humble esclave eût pu
„ te procurer, je serai, moi, dans la nuit des
„ tombeaux: adieu ".

La lecture de cette lettre me fit treſſaillir, et fit renaître dans mon cœur les mouvemens que je voulais étouffer dans leur naiſſance ; j'éprouvai qu'il en coûtait beaucoup à une ame ſenſible pour ne pas ſe livrer à la douceur d'aimer, et les palpitations violentes de mon cœur, lorſque je penſais à la tendre et malheureuſe Zéléïde, m'avertiſſaient aſſez de ma foibleſſe et des ſentimens qu'elle avait fait naître.

Après m'être remis entièrement des fatigues de mon voyage, j'allais conférer avec mon ſavant Hollandais. Avec quelle peine je marchais à ces ſublimes entretiens ! Nous allions tous les jours viſiter ces ſauvages atteſtations des ravages du tems ; à chaque pas nous trouvions de nouvelles matières à nos obſervations. J'aurais voulu que rien n'échappât à nos regards. J'interrogeais les pierres, les marbres, les granits, qui, ſi j'oſe le dire ainſi, me peignaient avec éloquence la grandeur de ceux qui les avaient élevés. Des colonnes briſées, renverſées ; des ſtatues mutilées ; tout, dans ſa deſtruction même, annonçait encore le génie de leurs auteurs.

Enfin je voulus voir ces étonnantes Pyramides qui n'offrent aux yeux du voyageur indifférent que de vaſtes amas de pierres, triſtes et muets enfans de l'orgueil des Egyptiens. Ce ne fut pas ſans un frémiſſement religieux que je contemplai ces maſſes énormes, qui, ſeules, oſèrent inſulter au tems et braver ſes efforts.

Pouvais-je m'imaginer que ces fameuſes Pyramides n'avaient été élevées par le peuple le plus ſage et le plus inſtruit qu'il y eût jamais ſur notre globe, que pour contenir ſeulement les cendres inutilement de leurs Rois? Non, me diſais-je, non, l'Egypte n'a jamais enfanté, même lorſque le luxe la dégrada, des pareilles preuves d'un orgueil inſupportable. Quoi! des hommes auſſi grands que les Egyptiens auraient ſacrifié des Siècles à l'édification de ces ſépultures! Mes réflexions, fondées ſur le caractère diſtinctif de ces peuples, étaient juſtes, et l'évènement ſurpaſſa mon attente.

Avant moi, nul étranger, peut-être n'avait oſé tenter de pénétrer dans ces vaſtes tombeaux; j'oſai en concevoir le deſſein, et je le communiquai à M. Van-Derberg,

qui

qui me répondit que dès long-tems il en avait eu lui-même le projet, mais que les difficultés insurmontables qui s'étaient offertes à chaque pas, lui avaient fait regarder son exécution comme impossible.

Je veux, me dit-il, aller voir Palmyre, pleurer sur ses ruines, et, à notre retour, si vous voulez m'y accompagner, nous tenterons de nouveaux moyens pour réussir dans cette entreprise.

Je consentis à l'accompagner: placée dans un de ces rares cantons de l'Arabie, où l'on trouve des arbres, de l'eau et des terres susceptibles de culture, Palmyre jadis servait d'entrepôt aux marchandises que les Indiens déposaient sur les bords de l'Euphrate. Quoique située entre deux grands Empires, celui des Romains et celui des Parthes, il lui fut long-tems permis d'être indépendantes. A la fin Trajan la soumit, mais sans lui faire rien perdre de son opulence. Ce fut même pendant les 150 ans qu'elle fût Colonie Romaine, que s'élevèrent dans ses murs, ces temples, ces portiques, ces palais dont les ruines ont causé tant de surprise et d'admiration.

Sa profpérité lui devint fatale : le jaloux Aurélien détruifit de fond en comble cette Cité célèbre. Ce Prince, il eft vrai, permit enfuite de la rétablir et de l'habiter au petit nombre de citoyens qui avaient échappé aux calamités de leur patrie. Mais il eft plus aifé de détruire que de réparer ! le fiége du commerce, des arts, de la grandeur de Zénobie, devint fucceffivement un lieu obfcur, une forterefse peu importante, et enfin, un miférable village, compofé de 30 ou 40 cabanes, conftruites dans l'enceinte fpacieufe d'un édifice public, qui nous parut avoir été autrefois très-magnifique.

Nous obfervâmes à côté de cet édifice, un obélifque tronqué, fur lequel était infcrit le nom d'Albuquerque, ce fameux Général Portugais, qui, en 1507, porta la défolation dans ces cantons.

Nous féjournâmes quelques jours fur ces ruines fameufes, et après les avoir longuement examinées, nous profitâmes de l'efcorte de quelques Turcs qui retournaient au Caire, et nous revînmes en Egypte, plus tourmentés que jamais du defir de voir les Pyramides.

La curiosité du lecteur et le peu de tems que j'ai pour la satisfaire, m'imposent la loi de passer rapidement sur les détails, qui, sans être étrangers, ne sont pas les plus importans à décrire.

Nous voici enfin arrivés près de ces fameuses et étonnantes Pyramides : la plus haute fut celle que nous choisîmes pour faire nos observations. Munis de tout ce que la prudence humaine peut suggérer, afin de les parcourir avec fruit et sûreté, nous avançâmes impatiemment vers son entrée, nous avions un plan exact de tout son intérieur : après avoir vu ce que d'autres avaient observés avant nous, nous nous regardâmes tristement, Van-Derberg et moi, comme des hommes dont l'avide curiosité n'était rien moins que satisfaite ; nos regards se promenaient avec inquétude autour de nous. Est-il possible, dis-je à M. Van-Derberg, que nous ayons tout vu ? Je ne puis le penser, répondit-il, il faut redoubler de courage dans nos recherches : elles ne seront pas toujours vaines. A ces mots, il prit un flambeau des mains de Marcel, j'en fis autant de celles de Mérode, et les ayant

allumés, nous nous mîmes à parcourir des yeux toutes les surfaces.

La patience commençait à nous échapper, et l'activité faiblissait, quand nous apperçûmes un marbre incrusté d'hiéroglyphes dont la première figure me parut avoir un sens qui me frappa. Dans les plus grandes difficultés, lorsque l'on tient un fil, il ne s'agit que de le suivre avec discernement, et il ne peut manquer de nous mener à leur solution. Comme tous les murs étaient marqués de figures, nous y faisions peu d'attention; et nous aurions infailliblement passés légèrement sur celles du marbre comme sur les autres, sans cet oiseau, première de ces figures, dont l'attitude me parut avoir une expression que je fus curieux d'approfondir.

Cet oiseau avec sa patte levée; son bec tourné dans un sens, ne voudrait-il pas dire : montez de ce côté ? Mais non, me dit M. Van-Derberg, nous ne voyons aucune trace de montée ni d'escalier. Ici je donnai quelques coups de la pomme de ma canne sur le marbre, et, l'entendant résonner, je ne doutais point qu'il n'y eût du vuide

derrière ; M. Van-Derberg fut auſſi de cet avis, et nos domeſtiques ayant notre attention, en deux minutes, le marbre fut enlevé, et nous laiſſa voir un eſcalier pratiqué dans le mur. Alors j'examinai le ſecond hiéroglyphe, et voyant un eſcalier dont le nombre de marches était le même que celui que nous voyions, je ne doutai pas qu'en ſaiſiſſant de même le ſens des autres figures, nous ne vinſſions à bout de mettre à fin l'aventure la plus ſingulière, dont la curioſité humaine puiſſe ſe faire une idée.

En conſéquence, je copiai fidèlement toutes les figures du marbre, après quoi nous montâmes l'eſcalier découvert, précédés par nos domeſtiques.

A peine avaient-ils faits quelques pas, qu'ils reculèrent de frayeur, en ſe précipitant vers l'eſcalier, et nous y entraînant nous-mêmes; les mots de ſerpent qu'ils prononçaient, nous firent connaitre la cauſe de leur épouvante. Je regardai ici ma table hiérogliphyque, y ayant vû un œil et un ſabre, nous comprîmes qu'on ne pouvait paſſer cette pièce, ſans prudence et ſans armes. Alors nous étant mis en défenſes, et

nos braves ſerviteurs étant revenus de leur effroi ; Mérode, à la tête, qui, dans ſon enfance, avait combattu les ſortes d'animaux qu'il venait de voir, nous nous élançâmes dans cette première pièce, où notre préſence excita parmi les plus furieux reptiles que l'œil de l'homme ait jamais pû enviſager, des ſifflemens horribles. La tête du premier de ces monſtres, qui s'élança ſur nous, fut dans l'inſtant ſéparée de ſon corps, par l'adroit et brave Mérode ; je fis pluſieurs tronçons du ſecond qui vint à nous ; trois ou quatre autres, ſucceſſivement furent ſabrés. Il eſt à croire que l'inſtinct les détermina à s'éloigner ; car après cette exécution, le paſſage devint libre.

Nous nous jettâmes dans un défilé à pente douce ; et Mérode s'étant mis à l'arrière-garde dans le deſſein de faire face à l'ennemi, nous ſuivîmes, pendant près d'une demi heure cet étroit paſſage, au bout duquel nous trouvâmes un ſouterrain, avec un eſcalier très-rapide : il ſerait trop long de détailler les diverſes épreuves par leſquelles nous paſſâmes ; le lecteur peut s'en faire une idée d'après la planche, miſe et

expliquée au commencement de cet ouvrage ; il ſuffira de dire que nous ſuivîmes de point en point le ſens et l'ordre de ſes figures.

Après avoir en dernier lieu rampé quelques minutes, avec un courage que ni la moiteur du terrein, ni l'appréhenſion des reptiles vénimeux, n'affaibliſſait, nous parvînmes à une pièce ſpacieuſe et brillante de tous les feux du priſme le plus pur; notre vue en fut ſoudain accablée; peu-à-peu ce ſens ſi délicat reprit en nous toute ſa force, et notre ame alors fut toute en lui. Que l'on ſe figure, mais pourra-t-on ſe figurer, le ſpectacle raviſſant de mille arcs-en-ciel, ſe croiſant en tous ſens et variant leurs couleurs étincelantes à chaque mouvement que nous faiſions ? Ce prodige de criſtalliſations ne peut être imaginé que par nous qui l'avons vu. Mais l'homme n'a reçu du ciel qu'une ſomme de moyens pour ſentir ; épuiſée, il n'eſt plus qu'une combinaiſon paſſive des élémens ; c'eſt ce que nous éprouvâmes : éblouis, tranſportés, notre ame fut bientôt dans un état d'ivreſſe qu'elle ne pouvait plus ſoutenir, nous ſentîmes nos genoux

fléchir; un lit de mouſſe légère ſe trouvant ſous nos pas, nous nous y laiſſâmes tomber ſans deſſein, et le ſommeil vint nous ſurprendre avant que nous nous fuſſions dit une ſeule parole.

J'ai beſoin de toute la confiance du lecteur pour achever de raconter ce qui me reſte à lui dire; car toutes les fois que je me rappelle ce qu'on va lire, je doute, moi-même, que cela me ſoit arrivé. Je crois que mon exiſtence eſt un vrai ſonge dont la mort ſera le ſeul réveil; quelquefois je penſe que tout ce que j'ai vu n'a été que l'illuſion du ſommeil; mais la courageuſe compagne de ma vie vient me prouver par ſes tendres careſſes que je n'ai point ſongé; elle eſt la récompenſe de mon audace : ce cher témoin d'une aventure unique, toute incroyable qu'elle eſt, dépoſe inconteſtablement de ſa réalité.

Il n'eſt point de bonheur gratuit ici-bas : ma femme, cet ange de conſolations qui répand ſur ma vie le ſeul baume qui puiſſe en adoucir l'amertume, ma femme m'a coûté mon ami. Que ne puis-je me rappeller l'époque fortunée où je la vis, pour la première fois, ſans penſer qu'elle fût celle où probablement

blement l'honnête M. Van-Derberg, Mérode et mon pauvre Marcel me perdirent! J'ai dit que nous nous étions endormis: je ne ſais combien dura notre ſommeil; mais à mon réveil, je ne vis plus rien; l'éclat de cette voûte radieuſe avait diſparu; et je ne puis l'écrire ſans un ſerrement de cœur inexprimable, mon ami, mon fidèle domeſtique, n'étaient plus à mes côtés. Un tel changement de ſcène me rendit d'abord comme étranger à moi-même: j'éprouvai une confuſion, un bouleverſement d'idées, qui jettèrent mon eſprit dans un abîme d'incertitudes; cet état dura long-tems. La ſeule penſée raiſonnable qui me vint, ce fut de trouver impoſſible que je veillaſſe; et dans le peu de lueur de raiſonnement qui me ſurvinrent, je me ſouviens parfaitement que je m'étais ſi bien perſuadé qu'il était abſurde que je ne dormiſſe point, que je fermais les yeux exprès pour me rapprocher de l'état qui me paraiſſait le ſeul vraiſemblable.

Mais preſque toute ma raiſon revint en me ſentant pénétré par une fraîcheur ſoudaine; je portai la main machinalement à

mes côtés, et elle s'enfonça dans quelques pouces d'eau qui couvraient le terrein; je fis un mouvement de ſurpriſe: et l'eau que je fis jaillir ſur moi, après m'avoir, un inſtant, fait tout-à-fait revenir le jugement, faillit à me le faire perdre pour toujours. Je ſentais ma tête ſe renverſer; mais faiſant un effort pour me rappeller à moi-même, je me levai fièrement et comme un homme prêt à braver tous les périls. Mes premiers mots nommèrent mon ami et Marcel; l'écho de ces voûtes profondes les répéta, mais inutilement. Après les avoir mille fois appellés, j'entrai dans une fureur impoſſible à décrire: il me ſembla que l'enfer était acharné à me tourmenter: mes mouvemens rapides et ſans but étaient les convulſions de la rage; je courais çà et là en criant comme un forcené; ce délire ceſſa un peu par ſon propre excès. En ce moment je m'apperçus que l'eau me gagnait inſenſiblement les genoux: je laiſſe à penſer quel fut ici mon déſeſpoir; il n'y a point de langue pour le rendre. Tout ce que le comble de la démence et de la fureur peut ſuggérer, je le dis, et je le fis. En allant et venant,

où trépignant, le pied me manqua, et je tombai dans l'eau qui me venait presque alors à la ceinture. Malgré ma douloureuse et désespérante situation, la perte inévitable de cette vie qui ne nous est donnée qu'une fois, me fit revenir un peu les sens; je me relevai précipitamment, à la vue du péril, instant dont rien ne pouvait me garantir; mes cheveux se dressèrent; mon cœur palpita violemment; enfin ne doutant plus que je n'allasse incessamment paraître devant l'Eternel, je voulus, pour en être moins indigne, me résigner à ses décrets. Déja mon ame s'élançait vers lui, quand je me sentis heurter rudement. Déterminé à mourir, on ne craint plus rien: aussi éprouvai-je plus de surprise que de frayeur. Le corps qui m'avait frappé, tournait lentement autour de moi en me pressant; ma main s'y porta, le parcourut, ... C'était une petite nacelle! Est-il bien possible! me dis-je en achevant de la parcourir de mes mains avides! N'en doutant plus, je m'élançai dedans, avec un pressentiment que la providence ne voulait point encore ma mort; et m'étant assis, j'attendis avec cou-

rage et quelque eſpoir, ce qu'il lui plairait d'ordonner de moi.

Mon ame avait éprouvé ſucceſſivement tant de ſecouſſes violentes, qu'à peine m'étais-je apperçu du froid de l'eau dont mes habits étaient preſque trempés; je commençai à le trouver très-incommode. Mon corps était dans une vibration continuelle, et mes dents craquaient avec force. De moment en moment cet état devint plus ſupportable; il me parut que l'air s'adouciſſait; mais tout ce qui me ſemblait être je n'y croyais plus; j'avais perdu toute confiance en mes ſens: je craignais de me livrer à quelques penſées favorables, dans la crainte que le malin génie qui me paraiſſait obſtiné à me tourmenter, ne m'en punît ſur le champ.

Cependant je ne pouvais repouſſer des réflexions naturelles: ce petit bateau, me diſais-je, eſt venu juſqu'à moi; il était donc entraîné par un courant; il l'eſt donc encore; ce courant doit avoir un terme. Eh Dieu! m'écriai-je enſuite, ce terme eſt peut-être quelque gouffre qui va m'engloutir pour jamais! Après avoir tout ſouffert, ô

mon Dieu! eſt-il poſſible que votre divine bonté ne me ſecourra point ? Appellez-moi dans votre ſein, ou faites que mes allarmes ceſſent; car mon ame tourmentée n'y peut plus ſuffire.

A peine avais-je dit mentalement ces paroles, que ma vue fut frappée par une faible lueur; mon oreille l'avait été déjà par l'effet du courant, dont le bruit redoublait ſenſiblement, je prévis la fin de mes maux ou celle de ma vie; et, m'armant de fermeté, je me tins prêt à tout.

Le faible jour que j'avais entrevu, augmentait avec la rapidité du courant, qui, en quelques minutes, me porta dans un vaſte ſouterrain, éclairé, à peu près comme le premier, mais d'une lumière moins brillante. Cette lumière, ainſi que je l'ai obſervé enſuite, était donnée par des corps phoſphoriques et électriques; en avançant dans ce ſouterrain, il s'aggrandiſſait, et la lumière, à meſure que la voûte s'élevait, devenait plus blanche et plus éclatante; bientôt la voûte épaiſſe qui me couvrait diſparut: je ne vis plus en elle qu'un ciel de nacre qui reflêtant ſa lumière ſur les

objets qui m'environnaient, me les fit appercevoir diſtinctement.

Je laiſſe à penſer au lecteur quel fut mon étonnement, quand je me vis porté au milieu d'une campagne riante, éclairée du jour le plus doux et le plus pur et où je reconnus, à n'en pouvoïr douter, les traces d'une induſtrie humaine, empreintes, au loin, ſur le ſol. A la vérité, les fruits, les arbres, les plantes, m'étaient inconnus; mais je n'en fus pas moins aſſuré de trouver bientôt dans ces habitations ſouterraines des êtres ſuſceptibles de raiſon. Cependant une inquiétude vint troubler ma joie; j'étais emporté avec la rapidité d'une flèche et le torrent, par l'impétuoſité de ſon cours, me paraiſſant près de ſon embouchure; je crus ma perte encore inévitable, ſi je ne trouvais le moyen de gagner la terre. Alors, et pour la première fois, j'examinai avec inquiétude ma nacelle; préoccupé de gouvernail, d'avirons, et n'en voyant pas, j'étais prêt à me lancer à l'eau, où j'aurais infailliblement péri, quand je heurtai du pied une eſpèce de manivelle. L'inſtinct qui veille toujours à notre conſervation,

me la fit mouvoir en plusieurs sens. Eh, quelle découverte précieuse et inespérée! mon bateau se dirigeait, d'après les mouvemens de cette clef! Je suis encore à savoir quelle espèce de mécanisme il y avait sous le fond du bateau; j'ai oublié de m'en faire instruire; ce que je sais bien, c'est qu'ayant saisi le sens favorable de l'instrument apperçu, malgré la violence des flots, je me vis, en peu de tems, au bord où je me fis échouer.

J'avais agi presque sans réflexions jusqu'à cet instant; en sautant à terre; en me voyant délivré des risques que j'avais courus, le désordre de mon cerveau cessa; toute ma raison reparut, mais je n'en fus pas plus tranquille. Le souvenir de mon ami et de mon pauvre Marcel, m'oppressa le cœur. L'impossibilité de revoir jamais ma patrie, l'incertitude du sort qui m'attendait, parmi les habitans de cette contrée inconnue me firent errer long-tems à l'aventure; enfin la curiosité de connaître mes nouveaux hôtes, me fit redoubler le pas. J'entrevis quelque chose se mouvoir au loin; je me hâtai d'en approcher. Je vis bientôt que c'était un

troupeau d'une eſpèce de Daims, qui paiſſait tranquillement des bourgeons d'arbuſtes. Si je les épouvante, me dis-je, j'aurai tout lieu de croire que je ſerai un monſtre parmi les premiers animaux de ce pays : mes craintes ne furent pas de longue durée ; je me trouvai au milieu d'eux ſans qu'ils paruſſent faire la moindre attention à moi.

Mais quelle joie indicible je reſſentis, lorſque, près d'eux, je vis ſur une petite éminence un de mes ſemblables ! un homme ! ſon attitude, les mouvemens de ſa poitrine m'annoncèrent qu'il dormait. C'eſt un homme, m'écriai-je, tranſporté de joie ! Un mouvement de reconnaiſſance me fit tomber à genoux : je rendis graces au ſouverain être avec toute l'effuſion d'un cœur ſenſible. J'allai enſuite doucement vers celui dont la vue me cauſait tant de plaiſir ; mes yeux le parcouraient avidement, et, ne pouvant douter de mon bonheur, je lui dis tout bas : ô qui que tu ſois, quels que ſoient tes ſentimens, celui de l'humanité ne te ſera point inconnu ; tu reconnaîtras en moi ton frère et tu l'aideras !

Ce pâtre, car c'en était un, ayant fait

un mouvement, me découvrit, entre ſes bras, un petit animal aſſez ſemblable à un renard, lequel m'aviſant, ſe mit à faire des cris aigus qui éveillèrent ſon maître. Ce dernier ne m'eut pas plutôt apperçu qu'il fut incontinent debout, avec un air ſurpris et allarmé ; mais, mon attitude ſuppliante, l'expreſſion douce de ma figure l'ayant raſſuré, je le fis paſſer de la frayeur à une aſſurance gaie, et enfin à des ris immodérés. En riant ainſi il articulait des mots dont la douceur me fit préſumer que la ſociété dans laquelle il vivait, n'était point barbare, puiſqu'en effet les inflexions habituelles de la voix ſont plus ou moins douces, ſelon les habitudes, ou les ſentimens qui nous occupent.

Après avoir ri un peu de mon côté, pour l'inviter à la confiance par cette conformité, je lui fis entendre, et il me comprit très-bien, que j'avais beſoin de prendre quelque nourriture. Dans un clin d'œil il m'apporta un morceau de gâteau, d'une eſpèce de riz qui ne me parut point mauvais ; il alla chercher auſſi, ſur le dos du daim qui portait ſes proviſions, une ſorte d'outre dans

laquelle était une liqueur dont je n'avalai qu'une gorgée, craignant qu'elle ne me fît mal; après cela il me fit ſigne qu'il allait retourner à l'endroit d'où il était venu; je lui témoignai que j'en étais bien aiſe et je l'étais en effet. Il me tardait de connaître l'eſpèce de peuplade à laquelle il appartenait. Mon pâtre monta ſur un de ſes daims, me fit monter ſur un autre, et nous partîmes au petit trot, avec tout le troupeau, et le petit renard qui voltigeait ſur les côtés; chemin faiſant, mon compagnon ſe mit à chanter une chanſon à refrain qui ne me parut pas dénuée de mélodie.

Il y avait une demi-heure que nous cheminions de cette manière : je cherchais, au loin, l'endroit où nous arrêterions, lorſque je le vis, à une portée de piſtolet, dans un fond, au bout d'un petit ſentier, vers lequel nos animaux ſe jettèrent. Du plus loin qu'on nous vit, on accourut à nous. Bientôt nous fûmes entourés d'une centaine de perſonnes de tout âge. Mon conducteur ne ceſſait de rire; ſes compatriotes en faiſaient autant. Dans bien des endroits de l'Europe, la tourbe campagnarde ſe ferait divertie plus groſſière-

ment à mes dépens : ici les ris n'avaient rien de déplaiſant pour moi. J'augurai même très-bien d'une réception qui ſe faiſait auſſi gaiement. La gaieté, me diſais-je, ne peut être que la compagne de l'innocence.

A meſure que nous avançions, le cortège groſſiſſait, mais je n'en étais nullement allarmé ; l'air de douceur et d'honnêteté, répandu ſur toutes les phiſionomies, avait rendu tout-à-fait le calme à mon eſprit. Nous arrivâmes, ainſi entourés, à la ferme du bon pâtre. Il me préſenta à ſon maître, autant que je pus le deviner ; ce dernier ne riait point comme l'autre ; il jetta ſur moi un regard tranquille ; et, après m'avoir examiné froidement, il fit un ſigne à mon introducteur, qui m'emmena dans une cabane, dont le plafond était ſemé d'herbes aſſez douces ; au milieu était une table à rebords, couverte de métal, ſur laquelle je vis que l'on faiſait du feu, dont la fumée ſe diſſipait par une ouverture faite au plus haut du comble, formé en pyramide quadrangulaire. Il y avait auſſi quelques ſiéges et pluſieurs inſtrumens de ménage, ſingulièrement travaillés, qu'il ſerait trop long de détailler. Ce qui me fit infiniment

de plaisir, ce fut un vase de bois, plein d'un lait aussi doux que celui de chèvre : j'en bus avec délice, le bon pâtre m'y ayant invité ; après quoi, fatigué, plus d'esprit encore que de corps, je m'endormis sur un monceau d'herbes sèches.

A mon réveil, je vis une femme qui me considérait, par une petite fenêtre de ma cahute ; s'étant apperçue que je ne dormais plus, elle me témoigna avec un sourire obligeant que mes provisions avaient été renouvellées ; mais c'est en vain qu'elle me pressa d'en faire usage, tout ce qui a été de plus expressif pour rendre une impression rapide et profonde, ne rendrait que faiblement ce que je sentis, quand le rideau du sommeil, tout-à-fait levé de dessus mes yeux, me permit de fixer celle qui me parlait. Mon existence s'agrandit tout-à-coup : j'entrevis la possibilité d'un bonheur dont je n'avais pas d'idées ; il me sembla que j'étais devenu le bien-aimé du Ciel, qui m'avait conduit à tout ce que la nature avait fait de plus beau.

Je ne sais comment sont faits les autres hommes, mais je me rappelle, et ce n'était point de l'orgueil, que je ne doutai pas un

inſtant que cette jeune perſonne ne devînt ma femme, ſans ſavoir ſi elle était libre, ni ce qu'elle était, ſans connaître ni les mœurs, ni les loix d'un pays que je voyais pour la première fois, je m'écriai : c'eſt elle ! la voilà, cette moitié de ma vie, dont l'abſence depuis long-tems me cauſe une langueur et un trouble qui me rendaient ſi miſérable. J'oſe dire que je ne me trompai pas plus au ſentiment qu'elle éprouvait, qu'elle ne ſe méprit au mien. Sans pouvoir nous parler, notre ame était dans nos yeux, et le langage de l'ame eſt de tous les pays.

Dès ce moment, la belle Félina fut mon unique pourvoyeur ; elle me rendit ma cahute ſi chère que j'en ſortais rarement. La beauté des domaines de mon hôte ne m'eût pas dédommagé des précieux entretiens que j'avais avec Félina, car nous nous entendîmes bien vîte.

Ce ferait ici le moment de placer les obſervations que j'ai faites ſur la langue des Affiliens ; je pourrai y revenir, mais le tems ne me permettant pas de m'étendre ſur ce ſujet, je dirai ſeulement qu'il n'eſt point de langue dont les mots aient une valeur plus détermi-

née et plus appropriée aux divers ſentimens que l'homme peut éprouver. Aucun d'eux n'eſt à double ſens, parce que chacun d'eux a, d'après les règles de cette langue, les intonations propres à ſes diverſes acceptions; de ſorte qu'il n'eſt point de nuances dans les idées, telles qu'elles ſoient, qui ne ſoient parfaitement rendues et abſolument indépendantes des caprices des interprétations. On pourrait dire que ſes principes ont une préciſion arithmétique, qui ne laiſſe aucune priſe à l'équivoque.

Du moment que je connus les élémens de cette langue, j'y fis des progrès rapides; et, en peu de mois, je fus en état de faire part à mon aimable Félina de mes ſentimens et de mes aventures. L'ingénuité de l'âge d'or regnait dans ſes diſcours; cette charmante fille me payait du plus tendre retour, et, ce qui rendait notre bonheur encore plus grand, ſon père éprouvait nos ſentimens. Depuis mon arrivée, je n'avais laiſſé paſſer aucun jour ſans lui rendre les devoirs de la reconnaiſſance. A meſure que je me faiſais mieux entendre, je remarquais qu'il me voyait avec plus d'intérêt; je préſumai qu'un jour cet

intérêt s'accroîtrait aſſez pour en recevoir des preuves plus chères encore à mon cœur.

Félidule, (c'eſt le nom de mon hôte) était un homme extrêmement ſérieux, mais dont le naturel n'en était pas moins ſenſible. Peu-à-peu nous nous liâmes ſi bien, qu'il ne pouvait plus ſe paſſer de moi. Je l'accompagnai dans ſes promenades ſolitaires, et, comme il était alors entièrement à moi, je lui faiſais une foule de queſtions, que d'abord il ne ſatisfit pas toutes ; mais inſenſiblement, ayant gagné toute ſa confiance, il ſe réſolut à me contenter ſur tous les points qu'il m'importait de connaître pour me conduire parmi les Aſſiliens, de manière à m'en faire conſidérer. Je voulais devenir digne de Félina : je ne voyais rien de mieux que de prendre ſon reſpectable père pour inſtituteur. Rien ne lui était étranger des connaiſſances de ſes compatriotes. Après avoir ſucceſſivement occupé les premiers emplois près du Prince des Aſſiliens, il s'était déterminé à quitter la Cour pour vivre dans la ſolitude, et il avait choiſi pour ſa retraite la terre où il m'avait reçu.

Un jour que nous nous entretenions de la

jurisprudence de son pays et du mien, il me dit : je vois dans vos loix un vice radical, c'est leur complication. Il est impossible, lorsque la ligne qui sépare le bien d'avec le mal, le juste d'avec l'injuste, n'est pas distinctement marquée, que l'on soit sûr d'être en deçâ, plutôt qu'au de-là. Ici nous avons peu de loix et nous croyons que moins il y en a, mieux on les observe; elles sont claires, positives, et il est impossible que la mauvaise foi y trouve des faux-fuyans.

1°. Parce que la justice est gratuite ; que tous les emplois de judicature se donnent aux plus considérés des citoyens; et qu'ils n'entrent dans ces places qu'avec quarante ans d'honneur.

2°. Parce que les noms des intéressés restent toujours en blanc dans les procédures, et qu'ils ne sont connus seulement que des anciens de la loi; et ces anciens sont tellement accoutumés à un juste respect, de la part de leurs concitoyens, que la perte de leurs vies leur serait préférable à celle de leur réputation. La magnificence du Prince se répand d'ailleurs sur eux d'une manière particulière : souvent il les consulte; quel-

quefois

quefois même il les admet à sa table, et ces distinctions maintiennent leurs ames dans le degré d'élévation nécessaire pour leur faire remplir avec intégrité leurs fonctions augustes.

Le sanctuaire de nos loix n'est point une arène où nos jeunes avocats viennent faire assaut de force et d'adresse; on ne leur demande que de la droiture, du discernement et des exposés simples et vrais. Tous les ans, celui d'entr'eux qui dans une cause donnée, s'est énoncé le plus clairement, et avec le moins de mots, remporte le prix d'émulation donné pour eux par le Prince.

J'interrompis ici Félidule, pour lui observer qu'en Europe on voit des Etats composés d'une multitude de Provinces, qui ont chacune leurs coutumes; que les mêmes professions avaient quelquefois différentes attributions relatives et particulières à chaque canton; que cette diversité de pouvoirs naissait des conflits entre l'usage et la raison; que ces contestations, traînées, par l'entêtement, de tribunaux en tribunaux, parcouraient quelquefois tout un royaume avant d'arriver à la principale jurisdiction; que là,

il était impoſſible d'expoſer tant de procédures ſans quelque longueur et complication.

Plus il y a d'habitans, ajoutai-je, dans un Etat, plus les accidens ſoumis au frein des loix, deviennent nombreux et compliqués; chaque jour en Europe, voit naître de nouvelles difficultés et de nouvelles loix pour y porter remède. Je vois, me dit ici mon Aſſilien, que cette foule de loix nouvelles fera enfin oublier les anciennes, et qu'elles-mêmes vieilliront à leur tour; il n'y a donc rien de déterminé chez vous, ſur le bien et ſur le mal?

La ſituation politique d'un grand royaume, lui répliquai-je, ne peut être toujours la même: les arts, le luxe, les diverſes baſes du commerce, relatif et intérieur, les découvertes, tout en change la face inſenſiblement; ce qui était bon hier, ne l'eſt plus aujourd'hui, avec le tems; et ce qui eſt bon ici, ne l'eſt plus là, avec l'eſpace. Je ne conçois pas, me répondit mon hôte, qu'il ſoit indiſpenſable de refaire inceſſamment vos plans. On ne touche point aux plans du législateur, lui dis-je; mais on en modifie les formes et les acceſſoires, ſelon

le besoin. Quels que soient vos besoins, reprit-il, je croirai toujours que votre législation pourrait être plus simple. C'est de la simplicité seule que peut résulter la distribution impartiale de la justice et le maintien d'une constitution.

En tout, nous recherchons cette simplicité précieuse. Notre morale n'est point comme chez vous un résultat de subtilités métaphysiques ; nous savons qu'à force de vouloir rendre meilleur ce qui est bon, on parvient, au contraire, à s'éloigner du but, par un luxe de délicatesse qui tient beaucoup plus à l'orgueil, qu'au sentiment et à l'amour des bons principes. Nous élevons nos enfans dans cette idée, qu'ils ne sont point à eux, mais à l'Etat; qu'ils sont membres d'un corps à la prospérité duquel ils se doivent sans réserve ; que l'intérêt de quelques-uns n'est rien quand il se trouve contraire à celui de tous ; que les valeurs numéraires sont seulement nécessaires, mais que rien n'est au-dessus de l'estime de ses concitoyens ; que cette estime fait le souverain bonheur, dont les hommes sont susceptibles, et que pour en jouir, il suffit :

1°. D'honorer la Divinité par notre culte, ſimple et facile.

2°. De s'occuper de ſon état pendant les heures du travail.

3°. De ſe mettre en la place de chacun et d'agir pour lui comme pour ſoi; et, dans les diſcuſſions, de ſouſcrire ſans appel au premier jugement de la loi.

Nous perſuadons à nos enfans, et l'exemple le leur confirme, que l'eſtime publique eſt la récompenſe de la ſoumiſſion aux loix, dans quelque état que le ſort les ait placés; que nul ne peut être eſtimé par ſon état ſeul, mais ſeulement par ſa conduite. Ici notre moral ſe fond avec notre phyſique; il eſt expreſſément ordonné par la loi, qu'aucun citoyen ne puiſſe vivre ignoré; les magiſtrats ont les yeux ſur tous. A certaines époques, chaque tribu s'aſſemble; tous les membres qui la compoſent ſont embraſſés par leurs chefs; les actions eſtimables ſont prononcées; les reproches, au contraire, ſont faits ſecrettement. Nous ne craindrions rien tant que de flétrir, en des hommes qui auraient failli, des cœurs ſenſibles et ſuſceptibles de retour. Lorſque les repréſen-

tations et le bon exemple sont inutiles, alors, nous supprimons du corps un membre gangrené, qui pourrait l'infecter, et nous le reléguons dans l'Isle des Remords, où l'aridité du sol et l'abandon, font bientôt périr le malheureux. Mais cet exemple est rare. Chaque citoyen, persuadé qu'il a en son pouvoir tous les moyens pour être heureux, par la considération générale, principale ambition que lui donne l'éducation, ne connaît ni l'envie, ni la cupidité, source des crimes de votre monde, et vit content de son sort, bien convaincu que les regards du Prince s'attacheront sur lui, s'il remplit ses devoirs de profession, quelque abjects en apparence qu'ils soient.

J'observai ici, à mon respectable hôte, que dans une Cité formée, par exemple, d'un million d'habitans, dont un quart, composé d'étrangers, se renouvelle sans cesse, il serait impossible que les actions qui ne sont point des crimes, mais qui peuvent conduire à en faire, fussent connues assez, pour être appréciées à leur juste valeur. Pourquoi impossible, reprit-il avec feu, si notre principale Ville avait un million d'habitans,

il y aurait cent tribus au lieu de dix, et la conſtitution n'en ſerait pas moins en vigueur. Je maintiens que cette licence qui naît de l'abſence de l'œil des chefs, eſt, avec l'envie et la cupidité, ce qui peut contribuer le plus à la corruption de vos mœurs. Celui qui penche vers le mal, ne trouvant nul frein qui le retienne, dans ces commencemens déciſifs, s'enfonce dans le vice de plus en plus; rarement il s'en retire; et bien plus ſouvent, ſans doute, il arrive au point où les loix pénales doivent prononcer ſa proſcription; c'eſt-à-dire, que le remède arrive lorſque le mal n'en comporte plus.

Je vois encore chez vous la liberté indéfinie de l'uſage des liqueurs fortes, tolérée : c'eſt une autre ſource de déſordres qui n'a point échappé à notre légiſlateur : il les a défendues abſolument; et elles ne peuvent être néceſſaires qu'à ceux qui en ont toujours fait uſage. Accoutumés, dit-il, à nous abreuver de cauſtiques, nos corps deviendraient d'une inſtabilité qui les tiendrait perpétuellement dans l'indéciſion ou l'inquiétude par l'acrimonie du ſang et la fermentation des humeurs; nous ne connaî-

trions plus cette douce sérénité de l'ame, ce calme de l'esprit, ce repos des sens, qui nous font glisser doucement sur les épines de la vie. Après avoir essayé de toutes les positions permises, nos désirs incertains et toujours renaissans nous tourneraient vers le crime, dans l'espoir de trouver un bonheur qui s'opiniâtrerait à nous fuir.

D'après cela, interrompis-je, nous aurions plus de mérite que vous à être solidairement vertueux? Cela est vrai, me répondit mon hôte; mais il s'agit ici d'être vertueux, et non de l'être avec difficulté.

On peut juger par ces conversations à quel degré la confiance était établie entre nous. Je crus devoir profiter des dispositions de Félidule, pour le prier de consentir enfin à mon union avec sa fille; mais toutes les fois que j'en venais à ce point, je le voyais tomber dans une rêverie profonde. Un soir que je le pressais plus que je n'avais encore fait, il me dit: je t'ai nommé mon fils, et tu es, après ma Féline, ce qui mattache le plus à la vie; mais je ne sais comment concilier votre union

avec nos loix : ce pays respecte tellement ses usages qu'il ne craint rien tant que les innovations ; et c'en serait une que l'allience d'une Assilienne avec un étranger. Je ne te dissimule pas que le Prince, quelques jours après ton arrivée ici, m'a fait demander qui tu étais : je lui ai dit que tu venais d'une région inconnue, et que probablement il y avait un autre monde que le nôtre. Le Monarque éclairé a souri, en disant qu'il ne voyait rien d'impossible à cela ; mais nos raisonneurs scientifiques n'ont pas pris la chose de même ; ils prétendent que *l'Assilie est l'univers au bout duquel il n'y a rien. La pluralité des mondes est*, selon eux, *absurde, parce que*, disent-ils, *il s'ensuivrait que l'univers serait infini, et qu'il n'y a d'infini que Dieu.* Ils soutiennent que le *vide est absolument nécessaire, et que l'étendue illimitée de la matière est impossible, puisqu'alors*, ajoutent-ils, *rien ne saurait se mouvoir. En conséquence*, ont-ils conclu, *cette créature extraordinaire, venue ici, je ne sais comment, ne peut être qu'une production monstrueuse de la Nature, et de laquelle il faut se défier.*

D'après

D'après cette décision de nos sages, tu penses bien, continua Félidule, que les pères de la loi ne consentiront point à t'unir avec ma fille. Il m'est revenu, d'ailleurs, que tes occupations alchymiques, les figures extraordinaires que tu traces souvent, la nouveauté de ton accent et de tes manières, tout inquiète de plus en plus nos savans, et que leur inquiétude se répand parmi le peuple. Je ne sais quel parti prendre, ajouta-t-il, après un instant de silence, et je tremble qu'on exige de moi ton éloignement. Ces derniers mots furent entendus de Féline qui venait à nous; une pâleur mortelle couvrit ses joues; elle tomba, presque sans vie, aux genoux de son père; nos soins empressés l'ayant fait revenir : ô mon bon père! dit-elle, quels malheurs nous faites-vous entrevoir? Mon enfant, je n'y survivrais pas, lui répondit Félidule. Aussi, tout vieux que je suis, si l'on m'ordonne de m'éloigner du comte, je lui proposerai de le suivre en Europe; nous avons assez de richesses pour y vivre heureux. J'aime mon pays; j'aime encore mieux le bonheur de ma fille et de mon ami; oui, mes enfans, comptez que la mort seule ou la violence pourra me séparer de vous.

Depuis ce moment, nos jours s'écoulaient dans des transes mortelles : à chaque moment nous craignions d'être séparés, par

l'autorité ou la superstition. Il me vint dans l'idée de tenter d'éclairer les Affiliens, malgré la difficulté d'éclairer les systématiques. Je fis un ouvrage où je démontrai le *vide* contraire à la raison, et la possibilité de la pluralité des mondes, conséquente du *plein*. Je me rappelle qu'il finissait par cet apologue.

„ Un jour une Salamandre, habitante d'un volcan, s'étant égarée, vint aux limites de l'Affilie, où elle vit un monde nouveau. De retour dans ses foyers, elle publia les merveilles qu'elle avait vues, et soutint que c'était à tort que les Salamandres croyaient que le Royaume du feu était le seul habité et habitable; elle assura positivement qu'après cet empire, il y avait autre chose que rien, qui pouvait bien conduire à autre chose encore. Pour toute réponse, d'abord on lui rit au nez : elle eut beau déduire ses raisons, dire qu'elle avait apperçu du mouvement et de la matière, et que partout où il y avait l'un et l'autre, il pouvait y avoir des productions animales et végétales ; tout cela parut misérable. Comment, se disait-on, est-il possible de vivre dans un autreé lément que le feu? c'est lui qui anime la nature ; et, partout où il n'est pas, on ne trouve que la mort.

Pendant nombre d'années on lui ferma la bouche avec ces beaux raisonnemens ; mais elle cria tant, si long-temps, et si haut, ce

qu'elle avait vu, qu'à la fin elle se fit un petit parti qui intrigua de manière, qu'il fut décidé que la Nation nommerait deux députés du nombre des incrédules pour aller reconnaître ce qu'il en était. Une fameuse Politique du pays enseigna aux Ambassadrices l'art de prendre toutes sortes de formes pour parcourir l'univers incognito.

Elles se mirent bientôt en marche, et arrivèrent d'abord aux confins de l'Assilie. Ce ne sont plus des champignons de feu, nourriture ordinaire des Salamandres, ce sont des animaux, des arbres, à l'air libre. Cette manière d'être si différente de la leur, les étonne; elles voient et doutent encore. Mais après avoir long-temps vu et touché, les voilà qui se mettent à faire des raisonnemens à perte de vue, qui amenèrent ce beau résultat: que tout ce qu'elles voyaient était mal organisé, ridicule; que les Salamandres, seules, étaient des êtres achevés; et que la Nature, pour son honneur, ne pouvait avoir fait beaucoup de ces bisarres productions. Cependant elles en trouvèrent pendant cinquante lieues, à leur grande mortification, en répétant à chaque pas, qu'elles allaient trouver le vide, c'est-à-dire, l'endroit où il n'y a rien (car cela a passablement besoin d'être expliqué), ou des Salamandres, seuls êtres capables de peupler dignement l'univers.

Après avoir traversé l'Assilie, elles ap-

perçurent un torrent : voilà ſûrement où ſe termine ce monſtrueux pays, dit l'une d'elles ; pas du tout, répondit l'autre, car je vois encore des animaux, et elles entrèrent. Mais comment ſe peut-il qu'ils puiſſent vivre dans cette humidité, dit une de leurs excellences ? ils ne reſpirent point comme ceux que nous venons de quitter : ils ſont donc ſoumis à d'autres combinaiſons ? Je commence à croire que la Nature n'eſt pas ſi bornée que je le penſais, pour donner et conſerver l'exiſtence. Taiſez-vous, répondit l'autre ! vous avez toujours été prompte à vous décider. Avant tout, voyons et examinons encore : un eſturgeon s'étant approché, elles s'entretinrent avec lui par ſignes. Ce dernier fut auſſi ſurpris d'apprendre que l'on pouvait vivre ailleurs que dans l'eau, que les Salamandres l'avaient été en s'aſſurant que les êtres ignés n'étaient pas les ſeuls qui fuſſent au monde et que leur Royaume ne nageait pas dans le *vide*.

Sur ce pied-là, je m'attends que nous allons en voir de belles, ſi cela continue, dit une de leurs excellences ! et elles pénétrèrent ſur la terre.

Après l'avoir examinée ſur tous les points : oh, pour le coup ! notre Royaume n'eſt qu'une taupinière en comparaiſon de tout ceci, dit l'une ! à la bonne heure, répondit l'autre : il me paraît décidé qu'il n'y a pas

tout-à-fait que des Salamandres dans le monde. Mais il n'en résulte pas que l'univers soit infini. Nous avons enfin vu tout ce que nous pouvions voir. Et vous conviendrez qu'il n'y a rien au-delà, puisque voilà plusieurs fois que nous revenons au même point. — Attendez donc, dit l'autre excellence : il me semble que je vois d'autres corps au-dessus de nous : qu'est-ce que c'est que cette lumière qui nous éclaire le jour ? et cette immense quantité de petits points brillans que nous appercevons la nuit sur nos têtes ? je voudrais savoir ce que c'est que tout cela avant de retourner dans notre pays ! Bon, cela ne vaut pas la peine, reprit l'autre, c'est si petit ! Voyons toujours, repliqua la curieuse ; quand on voyage pour s'instruire, il est bon de tout observer.

Voilà les Salamandres qui courent de planetes en planetes, en répétant toujours : voyons jusqu'au bout, à la fin nous ne pouvous pas manquer de trouver le *vide*, ou le Royaume des Salamandres. En arrivant dans le Soleil, elles furent étonnées de ne le trouver, ni lumineux, ni enflammé. Du soleil, elles allèrent dans la région des étoiles fixes, ou nommées ainsi. Partout elles trouvèrent du mouvement, des combinaisons animales et végétales ; et toujours dans le dessein de trouver la fin de l'univers, c'est-à-dire, selon l'espèce Salamandrine, le *vide* ; elles sont encore en voyage.

Ne pourrait-on conclure de tout ceci : que la nature est infiniment variée dans ses combinaisons ; qu'il est absurde de dire que parce que, ici où nous sommes, il y a de la matière, là où nous ne sommes point, il ne peut y en avoir. Que les partisans du *vide*, en disant que rien ne saurait se mouvoir, tout étant plein, supposent gratuitement, que l'innombrable quantité de merveilles naturelles, ne saurait être augmentée de la pénétrabilité, conséquence simple du mouvement ; et qu'enfin, assigner des bornes à l'univers par des motifs religieux, c'est bien plutôt limiter la toute-puissance de la Divinité, que lui rendre un hommage digne d'elle ? Mon ouvrage fut traité de libelle séditieux ; et j'aurais été la victime de la persécution qu'il me suscita, si le Prince philosophe qui gouvernait l'Assilie, ne m'eût fait conseiller de prévenir la rigueur des loix, par une prompte fuite. Félidule et sa fille se décidèrent à me suivre avec une fermeté stoïque. Après nous avoir munis de ce qu'ils avaient de plus précieux, nous repassâmes, à l'aide de ma boussole hiéroglyfique, par les lieux qu'elle m'avait indiquée, et nous arrivâmes avec un bonheur presque inespéré, à Alexandrie, où le père et la fille, après avoir été instruits, embrasèrent le christianisme. Quelques jours à la suite, nous renouvellâmes, Féline et moi, au pied des autels, la foi que nous nous étions promise. . . . .

Nous vécumes ainſi pendant un an, auſſi heureux que des hommes peuvent l'être. Mais hélas! ce bonheur ne fut pas de durée; le tendre, le bon, le courageux Félidule mourut entre nos bras, après nous avoir long-temps caché l'altération que cauſait à ſes organes, déjà très-affaiblis par l'âge, la différence du climat.

Après la mort de ce bon père, nous réſolûmes de venir en Europe. L'hiſtoire de mes derniers voyages dans cette partie du monde, formera la matière d'une ſeconde partie. Je m'apperçois qu'il ſerait impoſſible de tout dire ici : il eſt temps de laiſſer repoſer un peu l'attention du Lecteur. Mais avant de terminer ce premier volume, il n'eſt pas inutile de démontrer la poſſibilité de l'exiſtence d'une peuplade ſouterraine que beaucoup de perſonnes ſeraient portées à révoquer en doute.

L'Affilie eſt bordée de rochers inacceſſibles qui ſoutiennent la voûte céleſte et lumineuſe dont j'ai parlé. Cette voûte, à meſure qu'elle s'élève, devient plus brillante; ſa lumière, ainſi que je m'en ſuis aſſuré, eſt donnée par des corps phoſphoriques et électriques. L'étendue de ce pays peut être de 30 lieues ſur 50. Des rivières empoiſſonnées le traverſent. Sa chaleur provient de pluſieurs foyers de volcans qui s'avoiſinent, et l'entretiennent dans une température douce, tout-à-fait

propre à la végétation. Des courans d'air, dont les ſoupiraux ſont probablement ſur la terre, rendent ſon atmoſphère d'une denſité à peu-près pareille à celle de la nôtre. Une roſée douce y tombe la nuit, je dis la nuit, parceque cette roſée humecte le ſol à certaines époques périodiques qui reviennent à celles de nos jours et de nos nuits, durant les équinoxes. Pendant qu'elle féconde les terres, la voûte perd ſon éclat. Cette roſée n'eſt proprement que la fonte des congélations tranſparentes, dont l'eau ſe filtre à travers la voûte; ces fontes ſe répandant ſur les corps électriques et phoſphoriques dont elle eſt ſemée, leur fait perdre leur vertu lumineuſe. Cet accident revient après douze heures environ de jour, que les vapeurs volcaniques ſortent de leurs foyers. Alors, les Aſſiliens, renfermés dans des caſemattes bien cloſes, laiſſent à la Nature le ſoin d'opérer ſon œuvre bienfaiſant, et ſe livrent au ſommeil.

Après un intervalle de nuit égal à celui de jour, les courans d'air reprenant toute leur force, rafraîchiſſent l'atmoſphère, les criſtalliſations ſe reforment, les corps lumineux ſe ſèchent, et le jour doux et pur qu'ils procurent revient par degré. Or, je demande à tous les Naturaliſtes ce qui peut y avoir d'impoſſible en ceci.

FIN.





